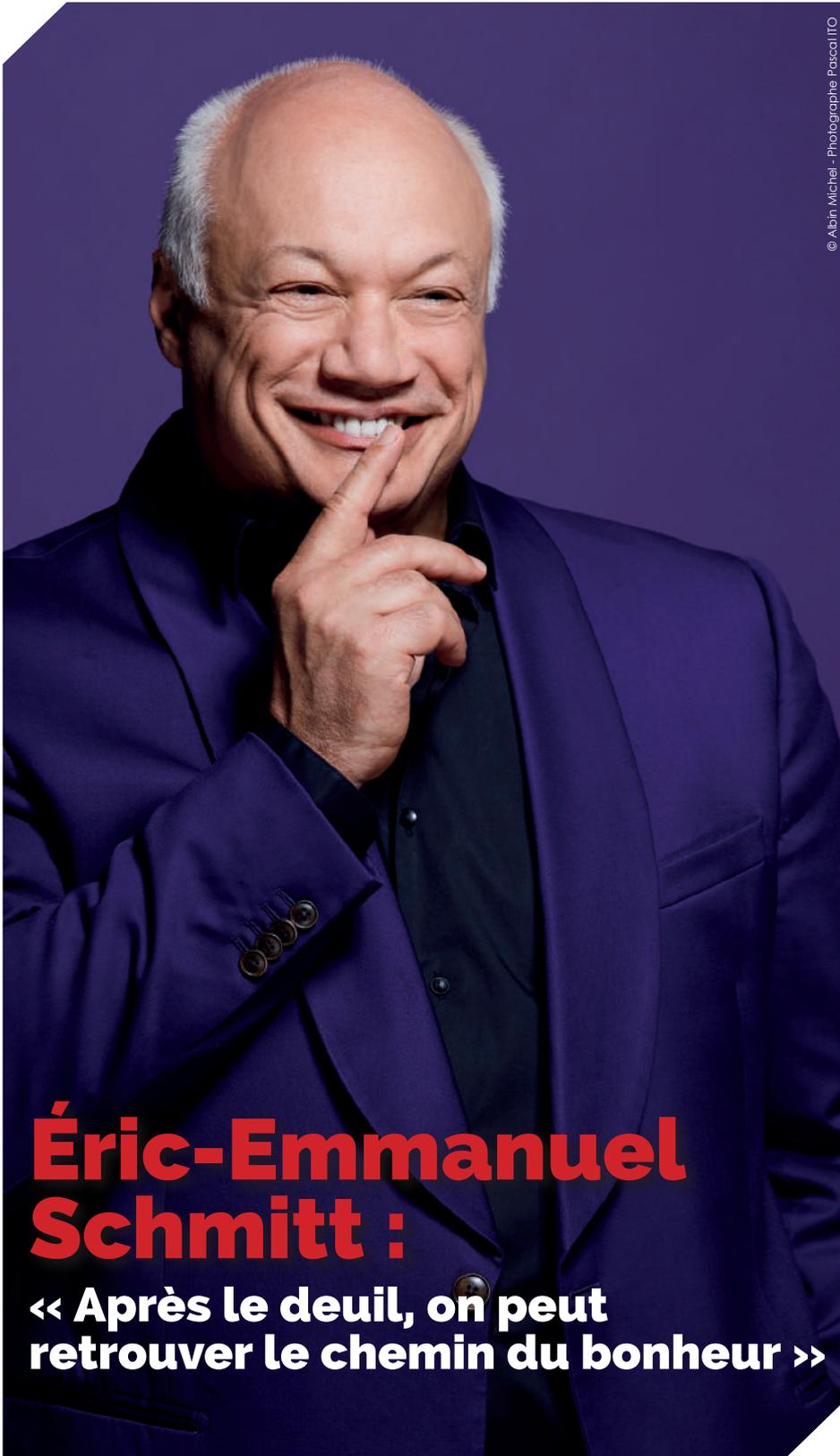


APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 421 novembre 2019

MENSUEL (ne paraît pas en juillet et en août) - NOVEMBRE 2019 - N° 421 PRIX : 2,50 € DÉPÔT LIÈGE X - P302066 RUE DU BEAU MUR, 45 - 4030 LIÈGE



© Albin Michel - Photographe Pascal ITO

Éric-Emmanuel Schmitt :

« Après le deuil, on peut retrouver le chemin du bonheur »



© TREKKER

*Annemarie Trekker
met en mots des
histoires singulières*



© Gilles ERARD

*Félix Radu,
un comédien qui
secoue les neurones*



Édito

VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME

Il y a deux ans mois pour mois, *L'appel* fêtait la parution de son 400^e numéro lors d'une rencontre dont le thème se voulait en résonance avec notre ambition d'être un « *magazine de l'actu qui fait sens* ». Ce soir-là, à Louvain-la-Neuve, quatre « croyants en dialogue » ont alors échangé devant le public : Gabriel Ringlet, que nos lecteurs connaissent depuis la fondation du mensuel, et celles et ceux qui étaient à l'époque les plumes de notre rubrique « Croire » : le rabbin Floriane Chinsky, la pasteur Laurence Flachon et l'écrivain musulman Hicham Abdel Gawad.

L'événement restera longtemps dans la mémoire des trois cents aficionados du magazine qui avaient eu l'occasion d'y assister. À la fin de la soirée, un goût de trop peu restait cependant à certains orateurs, et notamment à Floriane Chinsky.

Dès les premiers contacts que nous avons eus avec elle pour l'inviter à écrire dans la rubrique « Croire », elle n'avait accepté d'y participer qu'à condition que cette aventure débouche sur de vrais échanges et partages, et non seulement sur une juxtaposition de chroniques dont chaque auteur·e serait libre du thème et du contenu.

En novembre 2017, Floriane a donc réitéré ce souhait, en proposant de réfléchir à la réalisation de chroniques communes, tournant autour d'un thème partagé par tous les auteurs. Si celles-ci devenaient régulières dans *L'appel*, pensait-elle, peut-être pourrait-on même un jour les coucher dans un livre...

Depuis lors, la rubrique « Croire » s'est vue complétée par « ... ne pas croire », suite à l'arrivée dans

notre équipe de chroniqueu·rs·ses de Josiane Wolff, active dans le monde de la laïcité. Mais la suggestion de Floriane a poursuivi son chemin. L'équipe de *L'appel* a établi une liste de thèmes sur lesquels elle voyait bien ces chroniqueurs échanger. Celle-ci a été proposée aux auteurs, et les sujets ayant recueilli le plus d'adhésions ont été retenus.

Au cours de l'année 2019-2020, deux rendez-vous ont été fixés. Et cette opération originale est inaugurée dans ce numéro, autour du thème « *exil, exode, errance* ». Chacun·e de nos collaborateurs·rices a pu aborder le sujet comme il (elle) l'entendait. Les approches, les angles et les points de départ peuvent donc être différents. Mais, pour la première fois, tous portent ensemble un regard sur un même sujet éternel, actuel jadis comme brûlant aujourd'hui.

Ce partage que nous tentons est exaltant. Mais c'est un premier essai. Peut-être l'expérience devra-t-elle être affinée dans le futur. Nous aimerions recueillir vos commentaires à ce propos. Mais nous sommes sûrs que ce nouveau lieu d'échange s'inscrit parfaitement dans les missions que *L'appel* s'est fixées, et qu'il s'efforce de rencontrer chaque mois. Merci à toutes celles et tous ceux qui le rendent possible.

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

Variations sur un même thème 2

Penser

Le peuple infallible 4

Parole

Toussaint en Israël 5

À la une

Sortir de l'impasse grâce à un monde en transition 6

Mise au vert en Alsace 8

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 9

Signe

Une chapelle ? non ! un oratorium ? Oui ! 10

Annemarie Trekker, passeuse de mémoires 12



Un lieu pour exprimer le temps qui passe.

v Vécu

Vivre

Le jardin des mémoires du futur 14

Rencontrer

Éric-Emmanuel Schmitt :

« Après le deuil, on peut retrouver le chemin du bonheur » 16

Voir

Tout roule à Belgrade 19

s Spirituel

Croire... ou ne pas croire

S'indigner ne suffit plus 22

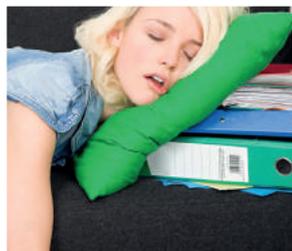
L'exil de Muhammad, événement fondateur 23

L'exil, l'amour et la dignité 24

Étrangers domiciliés 25

Corps et âmes

Les bienfaits de la sieste 26



Repos obligatoire en début d'après-midi.

c Culturel

Découvrir

Félix Radu :

« Quitte à être inconsolable, autant consoler les autres » 28

Médi@s

Les tv locales face à leur avenir 30

Planche

Les fils de la mine 32

Portée

Les enfants connaissent la chanson 34

Pages

Une longue descente aux enfers 36

Livres 36

Notebook 38



L'atroce condition des mineurs italiens.



Convertir la Terre pour envisager son futur.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Joseph DEWEZ, José GERARD, Gérald HAYOIS, Michel LEGROS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVEILLE, Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane CHINSKY, Laurence FLACHON, Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

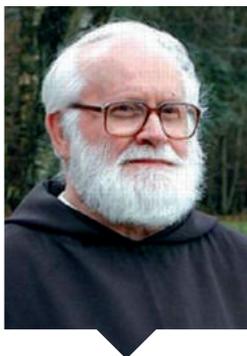
La force sanctificatrice de l'Esprit

LE PEUPLE

INFAILLIBLE

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Le pape François ne craint pas le schisme. Il compte sur la foi infaillible du peuple de Dieu pour en préserver l'Église.

La coutume s'est établie, pour le pape, de répondre aux questions des journalistes qui l'accompagnent dans ses voyages apostoliques, lors du vol de retour à Rome. Ces moments de dialogue ont une fraîcheur particulière. Lors de son retour du Mozambique, le 10 septembre dernier, Nicolas Senèze, journaliste de *La Croix*, remit à François une copie de son livre alors encore à paraître, *Comment l'Amérique veut changer le pape*. Jason Horowitz, journaliste du *New York Times*, en profita pour lui demander s'il craignait un schisme dans l'Église américaine. Ce fut l'occasion pour le pape de parler des critiques dans l'Église, distinguant celles qui sont positives et constructives, et donc toujours bienvenues, de celles destructrices. La partie la plus importante de sa réponse fut toutefois la raison qu'il donna pour ne pas craindre les schismes.

THÉOLOGIE DU PEUPLE

Si François ne craint pas que de petites cliques, avec chacune ses idéologies propres, provoquent un schisme, c'est que, dit-il, l'histoire de l'Église nous enseigne que c'est toujours « *le peuple de Dieu qui a évité le schisme* ». On sait comment sa vision théologique s'enracine dans la branche argentine de la théologie de la libération, développée avant tout par les théologiens Lucio Gera et Rafael Tello tout de suite après Vatican II et appelée la « *théologie du peuple* ». Le peuple dont il est question est le « *saint peuple* » de Dieu, tel qu'il est appelé par Vatican II. Il comprend tous ceux qui ont mis leur foi dans le Christ, depuis les laïcs jusqu'aux évêques et au pape. Ce peuple, comme François aime le redire, est « *infaillible dans sa foi* » (*infallibilis in credendo*).

Cette notion de l'infaillibilité du peuple de Dieu dans sa foi n'est pas propre à François. On la retrouve dans la grande constitution apostolique *Lumen Gentium* de Vatican II (n°12). L'importance que le souverain pontife donne au peuple croyant, et sa confiance en lui, s'enracine dans cette déclaration conciliaire. Cela est si essentiel pour lui qu'il y revient sans cesse. Il en parle en 2013 dans son premier grand document, *Evangelii Gaudium*, où il écrit (n°120) : « *Dans tous les baptisés, du premier au dernier, agit la force sanctificatrice de l'Esprit qui incite à évangéliser. Le peuple de Dieu est saint à cause de cette onction qui le rend infaillible 'in credendo'*. »

RESPONSABILITÉ DES CROYANTS

François revient sur la même doctrine dans un discours prononcé en octobre 2015 lors du 50^e anniversaire de l'institution du synode des évêques. Il y enseigne que la collégialité, ou synodalité, n'est pas seulement l'exercice collégial par les évêques de leur responsabilité pastorale, mais d'abord la responsabilité de l'ensemble des croyants pour la qualité de leur foi et de la vie ecclésiale. « *Le sensus fidei*, écrit-il, *empêche une séparation rigide entre une Église qui enseigne et une Église qui écoute*. »

Enfin, c'est dans l'exhortation apostolique *Episcopalis communio* sur le synode des évêques, en 2018, qu'il explique à nouveau que cette infaillibilité s'enracine dans le fait que « *la totalité des fidèles, ayant l'onction qui vient du Saint, ne peut se tromper dans la foi, et la manifeste à travers le sens surnaturel de la foi du peuple entier, lorsque des évêques jusqu'aux derniers des fidèles laïcs, elle apporte son consentement universel en matière de foi et de morale* » (n°5).

Paradoxalement, cette foi en l'infaillibilité du peuple de Dieu s'enracine dans la formulation même de l'infaillibilité pontificale par le Concile Vatican II, qui définit solennellement que lorsque le pape parle ex cathedra, « *il exerce l'infaillibilité que le Christ a donnée à son Église* ». C'est l'Église, et donc l'ensemble des croyants, qui a reçu la promesse de la présence du Christ jusqu'à la fin des temps. Cette Église, c'est le « *peuple infaillible dans sa foi* », auquel s'adresse sans cesse François. ■

« *En marche, les faiseurs de paix* » (Matthieu 5, 9)

TOUSSAINT

EN ISRAËL

Gabriel RINGLET



En Israël, des saints vivent les Béatitudes sans faire de bruit. La septième surtout. Pour eux, c'est tous les jours la Toussaint.

Quand vous lirez ces lignes, Israël aura peut-être un nouveau gouvernement. Au moment où j'écris, je ne le connais pas encore. Les hommes et femmes politiques de ce pays vont-ils enfin proposer une coalition chargée de bâtir la paix ? Ou tenter, en tout cas, de marcher vers elle ? Une paix que des saints construisent déjà dans le secret, jour après jour, malgré et à travers les obstacles de politiques identitaires tellement éloignées de cette sainteté qui traverse la Bible. « *Dieu seul est saint* », disent d'un même cœur l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais cette sainteté rayonne, et elle atteint celles et ceux qui se laissent habiter humblement par le message des Béatitudes.

JOHANAN, FAISEUR DE PAIX

Je pense à Johanán, un Petit Frère de Charles de Foucauld qui m'a écrit à plusieurs reprises il y a quelques années. Je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais sa vocation de faiseur de paix m'habite encore aujourd'hui, en particulier lorsque reviennent les jours de Toussaint. J'entends encore le brûlant de ses mots quand il évoque sa petite communauté où l'on célèbre la messe dans la langue de Jésus. Oui, me disait-il, aujourd'hui encore, une poignée de chrétiens, une toute petite Église « catholique hébraïque », essaie de mettre les Béatitudes en pratique.

Et elle se veut aussi proche que possible du Dernier Repas du Seigneur. Pour cette communauté minuscule, bénir, rompre et manger, signifie qu'aujourd'hui encore, il faut sortir d'Égypte. « *Nous sommes peu, mais nous ne sommes pas seuls* », confiait Johanán, car des amis juifs vont dans la même voie. Comme

ce rabbin qui disait à ses fidèles avant la Pâque : « *Au cours du repas pascal, nous avons l'habitude de boire quatre coupes, dont l'une est la coupe de libération. Elle célèbre notre sortie d'esclavage et notre entrée comme peuple libre dans notre pays. Mais cette entrée a eu pour conséquence qu'un autre peuple attend encore d'être également un peuple libre sur sa terre. Aussi, je propose que nous ne buvions qu'une demi-coupe jusqu'à ce que l'autre peuple ait cette liberté...* »

SARA ET HAGAR

Une autre histoire de sainteté en Israël m'a été racontée par un journaliste soucieux de dialogue lui aussi, en reliant histoire biblique et actualité. Cette semaine-là, confie-t-il, on évoquait, à la synagogue, l'histoire de Sara et Hagar. Rappelez-vous, Sara n'a pas d'enfant et propose à Abraham d'aller vers sa servante égyptienne, de qui naîtra Ismaël. Mais dans sa vieillesse, miracle, Sara enfante Isaac et... fait chasser Hagar et Ismaël. Pas question de partager l'héritage !

Cette histoire rejoint une actualité bouleversante, enchaîne le journaliste, en racontant l'aventure d'un petit garçon arabe, descendant d'Ismaël. Ali Yawarish, sept ans, a été blessé à la tête par une balle israélienne. Il meurt et son père décide d'offrir les organes de son fils à qui en aura rapidement besoin. Ce peut être aussi « *pour un juif* », précise-t-il. Et de fait, un jeune Israélien de quinze ans va recevoir le foie et les poumons d'Ali. Interrogée par les médias, la maman de l'adolescent explique qu'il va de mieux en mieux, qu'il a demandé une canette de coca et a voulu enfiler sa culotte.

Le journaliste qui m'a fait découvrir ce récit raconte qu'en apprenant l'histoire, il avait juste envie d'écrire une poésie, « *doucement, avec précaution* ». Une poésie qui poserait cette question : « *Et si on faisait des échanges citoyens ?* » Des Palestiniens avec un peu de Juif en eux et des Juifs avec un peu de Palestinien en eux... Sara et Hagar enfin réconciliées et heureuses de partager. Ils sont en marche, les saints faiseurs de paix, même si la route est encore longue. ■



Ville, école, quartier, entreprise, démocratie... On ne compte plus les domaines auxquels le terme « transition » est aujourd'hui accolé. Et le phénomène va en s'amplifiant. Sans que l'on sache toujours de quoi on parle. De passage à Namur, l'un de ses plus célèbres théoriciens, l'Anglais Rob Hopkins, invite à « *déchaîner le pouvoir de l'imagination pour créer le futur que nous voulons* ».

UN VOCABLE RASSURANT.

Pour signifier que les transformations vécues peuvent être positives.

Penser l'avenir autrement

SORTIR DE L'IMPASSE GRÂCE À UN MONDE EN TRANSITION

Thierry TILQUIN

L'amphithéâtre Pedro Arrupe de l'Université de Namur est plein à craquer pour écouter Rob Hopkins. Depuis plus de dix ans, cet enseignant britannique porte l'étendard de la transition écologique. Plus de mille deux cents villes de quarante-sept pays ont rejoint le mouvement pour faire face à la crise mondiale qui s'annonce. Depuis, la problématique de la transition s'est invitée dans les cocus politiques et économiques. En témoignent les divergences affichées récemment au sein de l'Union Wallonne des Entreprises, les uns prônant l'innovation technologique pour résoudre les problèmes, les autres affirmant que le « *modèle économique qui repose sur la croissance est dans l'impasse* » et qu'« *il faut donc le changer* ».

ÉTHIQUE DES MOYENS

Transition énergétique, transition écologique, transition démocratique, transition démographique, transition numérique... On en parle en fonction de ses intérêts, comme de ses peurs et de ses désirs. À côté de ceux qui refusent tout changement, certains considèrent la transition comme une opportunité de régulation du système de production, de consommation et de gouvernance pour faire face aux enjeux climatiques et environnementaux.

« C'est en marchant que l'on trouve le chemin ! »

D'autres y voient même une mise en question plus radicale du mode de vie occidental et le chemin vers un autre monde. Ce mouvement est né du constat que l'on ne peut plus vivre à l'échelle de l'humanité en s'appuyant seulement sur l'exploitation de l'énergie fossile, en particulier le pétrole. Qui, non contente de polluer et d'entraîner un réchauffement climatique, n'est pas inépuisable. La transition énergétique en nécessiterait d'autres et transformerait les modes de vie de la population.

« *Le terme transition marque le passage et le changement, comme si notre société, entraînée par l'accélération des flux de toute nature, avait besoin d'un vocable rassurant pour signifier que les transformations vécues pouvaient être positives* », explique Pascal Chabot, philosophe et professeur à l'Institut des Hautes Études des Communications Sociales (IHECS). « *Derrière la notion de transition, il y a une façon de comprendre sa place dans l'univers.* » La transition n'est pas une révolution qui, au fond, ne ferait que renverser l'ordre des choses sans les changer : « *C'est dans le deuil de la révolution que fermentent les pensées de la transition* », constate-t-il.

ADÉLAÏDE ET ANUNA

Dans cette perspective, le fait de voyager ou de se déplacer n'est pas remis en question. Mais il faudrait le faire différemment et sans doute moins souvent, en prenant le train, le bus, le vélo, plutôt que la voiture ou l'avion. Pour réduire au maximum leur empreinte écologique, trente-quatre jeunes Européens, dont Adelaïde Charlier et Anuna de Wever, leaders des grèves étudiantes pour le climat, ont choisi de naviguer à bord d'un voilier vers Santiago du Chili où se déroulera la 25^e conférence des Nations unies sur le climat (COP25).

Une autre préoccupation concerne les vêtements que l'on achète : va-t-on porter un tee-shirt de marque alors que l'on sait qu'il est fabriqué par des ouvrières éthiopiennes dont le salaire n'excède pas vingt-trois euros par mois ? Et les légumes que l'on consomme, comment ont-ils été produits ? Par qui ? D'où viennent-ils ? Dans le mode transitionnel, on préférera manger un peu moins, mais mieux, en s'approvisionnant via les circuits courts, même si c'est un peu plus cher. « *Plutôt que de redéfinir les fins, ce sont les moyens de les atteindre qui sont reconsidérés. Dans la transition, les moyens transforment les fins*, remarque encore Pascal Chabot. *À qui estime les tenants de la transition seulement bons à s'occuper de jardins potagers, d'énergies alternatives et de solidarités nouvelles, il faut objecter que leur attitude témoigne d'une grande cohérence. Ils savent l'importance des moyens et n'ignorent pas que les fins, semblables aux idées platoniciennes, peuplent souvent un ciel lointain dans lequel chacun lit ce qu'il désire.* »

AU-DELÀ DE L'IMPUISSANCE

« *La solution viendra d'en bas, de la société civile, de la multitude d'associations écocitoyennes qui réinventent la démocratie participative, en permanente construction, qui échafaudent un monde sans carbone.* » C'est la conviction de Jean-Claude Mensch, maire d'Ungersheim, un village alsacien en transition (voir encadré). En effet, les dirigeants politiques restent, pour la plupart, plutôt timides, voire carrément opposés à cette perspective de transition. L'an dernier, Nicolas Hulot, ministre de la Transition écologique et solidaire, a démissionné du gouvernement Macron parce qu'il « *se sentait seul à la manœuvre* ». « *Je ne veux pas donner l'illusion*, disait-il, *que ma présence au gouvernement signifie qu'on est à la hauteur sur ces enjeux-là.* »

Dans son introduction à la conférence de Rob Hopkins, la jeune Adelaïde Charlier avoue qu'elle pensait, au départ,

que les adultes allaient gérer le problème écologique. Les accords de la COP 21 à Paris étaient plutôt encourageants. Mais elle a rapidement constaté que « *les actes politiques ne suivaient pas* ». Elle a alors décidé de marcher tous les jeudis avec les élèves. « *C'est à nous d'élever la voix. Le citoyen doit être acteur de changement, se transformer lui-même pour transformer le monde. Je le fais pour mes enfants. Si j'en ai...* »

« *Et si..., enchaîne Rob Hopkins. Et si ces grèves des jeunes étaient un point de basculement ?* » L'expression « et si... » a le don de susciter la créativité et l'imaginaire. Elle permet de passer de « ce qui existe » à « ce qui pourrait être ». De « *déchaîner le pouvoir de l'imagination pour créer le futur que nous voulons* ». Comment la réveiller ? Le penseur britannique propose deux petits exercices, sur place, dans l'auditoire. Il prend une chaussure et demande à chacun d'imaginer, avec son voisin ou sa voisine, ce que

l'on pourrait en faire. Les usages se révèlent nombreux, et parfois cocasses. Pour le second exercice, on fait silence,

« Jusqu'où sommes-nous prêts à mettre en commun ? »

on ferme les yeux, on se projette dans dix ans dans le lieu où l'on aimerait vivre et que l'on décrit à son autre voisin. « *L'imaginaire est un antidote puissant pour lutter contre l'opinion qu'on ne peut rien faire* », conclut-il.

REVENIR AU JEU

Il prend ensuite dans les mains une poupée Barbie qui salue l'assemblée d'un « *hello !* ». Ce petit robot connecté peut enregistrer les réponses aux questions qu'il pose. « *Une manière pour les entreprises de dresser le profil marketing de vos enfants.* » Pour stimuler la créativité, Rob Hopkins en appelle au contraire à remettre le jeu au cœur du quotidien dans les écoles ou en famille. « *À travers lui, les enfants apprennent à gérer les conflits, à coopérer et à prendre des risques. Pourquoi ne pas fermer des rues dans nos villes pour que les enfants puissent y jouer ?* »

Il ne s'agit donc pas d'abord d'innover, ce que font les technologies, mais d'imaginer. Et de se demander quelles histoires, quels récits donnent envie de changer afin que l'avenir soit ressenti comme positif. Les actions et les projets en matière de transition écologique sont nombreux. Ils méritent d'être racontés et diffusés. « *Et si nos dirigeants donnaient la priorité au développement de l'imagination ?* », interpelle encore Hopkins. La mégalopole de Mexico a d'ailleurs créé un ministère de l'Imagination, dont la tâche est d'assister la ville dans sa prise de décision en pensant à des solutions alternatives.

Des habitants du Brabant wallon se sont regroupés pour acheter un terrain et y aménager un habitat groupé dans un quartier en transition écologique. La démarche n'est pas simple et les difficultés nombreuses. « *Jusqu'où sommes-nous prêts à mettre en commun ?* », s'interroge l'une des partenaires du projet. La plupart d'entre eux bénéficient en effet d'un capital financier et culturel non négligeable. Et donc des moyens d'investir et de construire un projet qui tienne la route. Comment éviter que cet habitat groupé ne devienne un ghetto entre « bobos » ? Comment y promouvoir une mixité sociale et une implication démocratique égalitaire ?

Les plus pauvres et les plus vulnérables risquent en effet d'être les oubliés ou les « pigeons » de ce mouvement des transitions. Qui a les moyens d'installer des panneaux photovoltaïques, d'acheter bio et en circuit court, de contraindre son propriétaire à isoler la maison louée ? C'est dans les communes les plus riches que l'on trouve le plus d'acquéreurs d'une voiture électrique. Pour les moins bien lotis, c'est le salaire et le pouvoir d'achat qui priment avant la sauvegarde du climat. Il n'y aura donc pas de transition écologique sans justice sociale. ■



Pascal CHABOT, *L'Âge des transitions*, Paris, PUF, 2015. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.

MISE AU VERT EN ALSACE

Jean-Claude Mensch est maire du village alsacien d'Ungersheim depuis 1989. Cet ancien ouvrier des mines de potasse du Haut-Rhin a milité à la JOC, avant de rejoindre le syndicat CGT. Après la fermeture des mines, il s'est engagé dans la politique locale. Il a marqué sa commune d'à peine deux mille deux-cents âmes de son empreinte écologique en en faisant un village en transition vers un après-pétrole et une autonomie alimentaire.

Dans la petite salle du conseil municipal, il détaille les multiples initiatives qui y ont vu le jour. L'objectif des « *vingt-et-une actions pour le XXI^e siècle* » est la création d'« *une économie décarbonée, locale et plus fraternelle* ». Avec, comme fondement, « *l'autonomie intellectuelle et la démocratie participative* ». Les citoyens sont ainsi invités à proposer des projets dont la faisabilité est étudiée. Un budget est attribué à ceux qui sont adoptés. Les réalisations sont nombreuses : pose de panneaux solaires pour chauffer l'eau de la piscine, construction d'une éolienne décorée par les enfants de l'école, mise en œuvre de la plus grande centrale solaire d'Alsace dont la production équivaut

à la consommation de dix mille ménages. Et aussi modification de l'éclairage public ou construction d'une chaufferie bois. Une exploitation maraîchère bio de huit hectares a été créée. Des jeunes en réinsertion y sont à l'œuvre et ses légumes figurent au menu de la cantine scolaire. À la question de savoir pourquoi la monnaie créée pour favoriser le commerce local s'appelle le « radis », le maire répond non sans humour : « *T'as pas un radis ?* »

Les projets frappent par leur convivialité. Une calèche tractée par un cheval de trait fait le tour du village pour mener à l'école les élèves les plus éloignés. On ne lésine pas non plus sur l'organisation de fêtes autour des projets réalisés. Le récit de cette transition en marche a fait l'objet d'un long métrage, *Qu'est-ce qu'on attend*. De quoi conscientiser la population et susciter des vocations ailleurs. Aux dernières élections présidentielles, au grand dam de Jean-Claude Mensch, c'est pourtant la candidate d'extrême-droite Marine Le Pen qui est arrivée en tête, comme dans l'ensemble de l'Alsace. Venant douloureusement rappeler que la transition écologique n'a pas réponse à tout. (T.T.)

La griffe de Cécile Bertrand



Le navire coule

Tout le monde sur le pont !

Danger à babord à tribord

Il est temps de se mouiller !

Il n'y a qu'un bateau. Pas de plan B.

Cécile Bertrand

INDICES

ORDONNÉS ?

Le Conseil Interdiocésain des Laïcs de Belgique francophone déclare que l'ordination d'hommes mariés est une des réponses pour tenter de compenser le manque de vocations. Il présente l'exemple des Églises protestantes et orthodoxes qui en ordonnent depuis longtemps.

ABANDONNÉS.

Pendant l'année scolaire 2018-2019, 43 650 élèves n'ont pas suivi de cours de religion ou de morale dans l'enseignement obligatoire public (primaire et secondaire) de Belgique francophone. Soit six mille de plus que l'année précédente. Ils ont eu droit à deux périodes par semaine de philosophie et de citoyenneté.



AUTORISÉ.

La Cour constitutionnelle italienne a rendu un arrêt qui autorise le suicide assisté sous certaines conditions. Elle préconise de modifier la loi actuelle en ce sens. L'Église italienne a exprimé son opposition.

SCEPTIQUES.

Les jeunes Polonais se déclarent catholiques à 70%, mais 41% d'entre eux n'ont aucune confiance dans cette Église et 26% « plutôt pas » confiance. Selon l'auteur de l'étude, cette défiance est causée par l'attitude de l'Église polonaise dans les affaires d'abus sexuels.

RÉUNIS.

Le lieu s'appellera *La Maison de la famille d'Abraham*. Autour d'un jardin, il rassemblera à Abu Dhabi une église, une mosquée et une synagogue. Ce projet est la première initiative du Haut Comité issu du *Document sur la fraternité humaine* signé par le pape et le grand imam d'Al-Azhar. Il vise à promouvoir la coexistence au-delà des trois religions.



RECUEILLEMENT.
Le vitrail de Bernard Tirtiaux ouvre la porte sur la spiritualité.

Le collège assomptionniste Saint-Michel de Gooselies accueille un petit millier d'élèves de l'enseignement secondaire général. Sa chapelle a régulièrement déménagé. D'abord installée dans l'ancien château de la famille Drion de Chapois, elle a été transformée en local d'archives et de photocopies, avant d'être déplacée vers celui des pères assomptionnistes qui résident au collège. Elle est ensuite devenue la demeure du concierge, puis a migré dans une classe, dont elle a été bientôt chassée pour laisser la place aux cours artistiques. Finalement, elle s'est vue provisoirement installée dans un préau fermé à la hâte, un lieu dès lors peu fréquenté. Mais en 2017, le conseil de participation (copar) décide de lui trouver un emplacement pérenne.

UN NOUVEAU NOM

La perspective d'aménager une chapelle reçoit un excellent accueil. La réflexion débute en mars 2017 par la création au sein du copar d'un groupe porteur, composé d'élèves de niveaux différents, de parents, de la direction, de professeurs et d'un membre du pouvoir organisateur. Sous l'impulsion de la directrice, il aborde des sujets importants qui sont débattus de manière très démocratique et avec la participation active de chacun. Dès la première réunion, des élèves indiquent que si le terme « chapelle » est conservé, peu d'élèves s'y intéresseront. Ils expriment l'envie que cet espace soit ouvert à tous. Qu'il devienne un endroit de célébration pour plusieurs rites, un lieu de prière, de recueillement, de silence, de parole, d'échanges, de réflexion et d'écoute. Et qu'il soit hors scolaire.

« Puissions-nous, à travers cet instant d'arrêt dans nos activités quotidiennes, trouver en chacun de nous ce qui fait sens. »

Très rapidement, un nom en forme de néologisme est trouvé : oratorium. Les débats portent ensuite sur son architecture et sur son aménagement, compte tenu qu'il sera érigé dans le périmètre resté ouvert sous de nouvelles constructions qui, à cette époque, servent de préau. Il est important de combiner les confort visuel et acoustique, d'avoir un revêtement de sol résistant, mais chaleureux, ainsi que des tons de couleurs agréables. Il faut également réfléchir à la décoration intérieure. La proposition de réaliser un vitrail est adoptée. Elle est d'autant plus opportune qu'un maître-verrier reconnu, Bernard Tirtiaux, habite la région. Avec sa collaboratrice, Cécile Grévisse, il vient parler de son art aux élèves. Comme thèmes de l'œuvre, le groupe retient l'accueil, le souffle et l'ouverture.

MOTIFS POUR LE VITRAIL

À la suite d'un concours de dessins proposé par une professeure d'art, Magalie Moreau, différents motifs sont suggérés pour le vitrail. Les projets retenus sont ensuite soumis aux deux artistes qui s'en inspirent en tenant également compte de certaines contraintes. Ils utilisent pour partie des verres provenant de la région de Charleroi, un ancien pays verrier. Un autre concours concerne le logo de l'*oratorium*. Un élève construit une typographie à partir de symboles de différentes religions.

Une fois le travail de construction arrivé à son terme, il reste à réfléchir à son inauguration, que le groupe veut festive, simple et conviviale. Fixée au 24 septembre 2019, elle s'est déroulée en deux temps. Le matin était destiné aux élèves du collège. Le professeur Quentin Gerbayhaie s'en souvient : *« Cela a été une journée haute en couleur. Nous avons l'opportunité de nous arrêter quelques instants afin de célébrer, tous ensemble, l'ouverture de notre oratorium. Chargé de l'animation avec les élèves, j'ai vécu des moments intenses. Au fond, j'étais convaincu que ce projet allait être une merveilleuse chance de créer du lien, du neuf et du beau ! Sans*

Lieu de recueillement et d'échanges

UNE CHAPELLE ? NON! UN ORATORIUM ? OUI!

THIERRY MARCHANDISE

Un groupe porteur, composé notamment de plusieurs élèves, a réfléchi à un projet innovant de lieu de spiritualité au collège Saint-Michel de Gosselies. Son inauguration s'est déroulée fin septembre.

renier nos racines chrétiennes et assomptionnistes, nous avons voulu ouvrir un espace de réflexion philosophique. Lors de la matinée d'animation avec les élèves, j'ai formulé le souhait suivant : puissions-nous, à travers cet instant d'arrêt dans nos activités quotidiennes, trouver en chacun de nous ce qui fait sens. »

PUZZLE GÉANT

Une élève raconte comment elle a vécu cette matinée : « Une partie des professeurs et des élèves étaient présents à cet événement. Pour débiter l'inauguration, un professeur a récité un discours captivant. Ensuite, j'ai pu contribuer, à l'aide d'autres élèves, à l'assemblage d'un puzzle original puisqu'il représentait le merveilleux vitrail qui fait désormais partie de l'oratorium. Quel plaisir d'avoir placé, aux côtés de mes camarades, une pièce de ce puzzle ! J'ai beaucoup apprécié cette matinée riche en surprises et en découvertes. » Une lecture des *Béatitudes pour aujourd'hui* de Mgr Jean-Charles Tho-

mas a ensuite été faite aux élèves, et sera reprise par un professeur le soir. En voici un extrait : « *Heureux ceux qui suscitent dans l'Église et la société des lieux et des temps où chacun puisse être reconnu et prendre la parole.* »

DÉCOUVERTE DE L'ORATORIUM

Le second temps s'est tenu en fin d'après-midi et a réuni une centaine d'invités. L'inauguration a débuté en musique grâce à deux élèves au piano et à la flûte traversière. La directrice, le président du conseil d'administration et un ancien élève ont ensuite brièvement pris la parole pour rappeler la genèse et le cheminement du projet, l'esprit et la philosophie qui ont animé le groupe porteur. Une vidéo réalisée par une élève a retracé l'évolution des travaux, la rencontre avec les deux maîtres-verriers, les projets de dessin et de logo réalisés par les élèves. Ensuite, à l'oratorium, le vitrail et le logo ont été ré-

Trois représentants d'une religion du livre se sont alors exprimés. Marie-Line Demeure, pasteur protestante, a parlé du souffle, et Jacques Gurmicky, président de la communauté israélite de Charleroi, de l'accueil.

Et Rharib Mohamed, membre de l'exécutif des musulmans de Belgique, a traité de l'ouverture. Philippe Berrachet, issu de la communauté assomptionniste, a béni l'oratorium, en expliquant tout simplement que « bénir » signifie « dire du bien ». Il a dès lors souhaité que ce lieu puisse entendre le bien.

Cette inauguration s'est achevée par une prestation de la chorale La Villanelle de Charleroi proposant un répertoire de negro-spiritual, de gospel et de musique américaine des XX^e et XXI^e siècles. La fête s'est terminée par un cocktail dînatoire tout simple, moment d'échanges et de fraternité. Cet oratorium devra maintenant être « habité ». Ce sont les projets et le défi qui attendent désormais le groupe porteur. ■

INDICES

SYNODAL.

L'Église d'Allemagne s'engage dans un processus auquel participeront les laïcs. Elle entend ouvrir une large réflexion le célibat des prêtres, la morale sexuelle, la distribution du pouvoir dans l'Église et la place des femmes, y compris sur le plan des ministères. La Curie romaine ne voit pas cela d'un bon œil.

NATUREL.

Le cimetière de l'abbaye de Koningsoord, aux Pays-Bas, est réservé aux cercueils et urnes biodégradables. Les pierres tombales et produits de conservation des corps y sont interdits. L'objectif est à la fois environnemental et spirituel. En Belgique, le premier cimetière naturel a été inauguré en 2018 à Zoersel, en province d'Anvers.



SCHISMATIQUE.

Chanteur et journaliste, Laurent Lenne est un ancien candidat de l'émission *Secret Story*. Ordonné évêque de l'Église apostolique et œcuménique de France, il vient d'en créer une communauté dans le Tam. Même si elle se dit de culte catholique, cette Église est considérée comme schismatique car elle a été fondée en 1945 au Brésil par un évêque excommunié par le pape Pie XII.

INFORMÉ.

Le site internet Campus Lumières d'Islam a pour objectif d'être une référence fiable et rigoureuse. Voulu comme un espace accueillant, il s'adresse à tous les internautes, musulmans ou non, qui cherchent à savoir ce qu'est l'Islam.

Quinze ans d'animation de « tables d'écriture »

ANNEMARIE TREKKER, PASSEUSE DE MÉMOIRES

Michel LEGROS

Avec son ASBL Traces de vie, Annemarie Trekker met en mots des histoires singulières dans des ouvrages aux formes variées : récit, roman autobiographique, autofiction... Avec toujours le souci de « *partager l'intime et y laisser entrer l'autre et l'ailleurs* ».

« **T**out a commencé pour moi lors de retrouvailles avec l'arbre généalogique du côté maternel, celui que ma grand-mère m'avait laissé en héritage. Il a donné lieu à une écriture intime, Femmes de la Terre, en 1998, et ensuite à Saga paysanne entre Moselle et Semois. Cette épopée menée de manière plus large et collective avec Claude Berg m'a permis de découvrir davantage mes racines luxembourgeoises. Cela m'a ouvert des ailes : celles de l'écriture personnelle, mais aussi de l'accompagnement en récits de vie et en édition de nombreux livres. »

De cette découverte de son passé est né, chez Annemarie Trekker, son (premier) projet de tables d'écriture. Un projet assez vite relayé par une réflexion sociologique sur la démarche qui consiste à donner du sens aux événements d'une vie et à créer des liens à partir de celle-ci. Deux premières rencontres, « *petites radicules timides* », ont germé dans un double lieu. En matinée, dans son appartement de Woluwe-Saint-Pierre et, en soirée, à la Maison de la Francité à Bruxelles. Avec un thème commun : la mémoire familiale.

ALLIAGE DE SENS ET DE LIENS

« À partir de 1999, j'ai pu ainsi expérimenter qu'écrire autour de sa vie invite à la métamorphose, au mouvement. Et aussi permettre cette alchimie qui, à partir de matières premières incertaines (des bribes de mémoire), laisse émerger un nouvel alliage de sens et de liens », commente-t-elle. Le projet semblait déjà affirmé : à travers des bouts de récits et en petits groupes (jamais plus de dix participants), un partage de textes écrits, suivi d'un retour et d'un échange oral. Il s'avère donc très vite que ce qu'il lui faut animer ce sont des tables d'écriture et non des ateliers en récit de vie. La table est en effet le terrain d'échanges par excellence, à la fois par le verbe et par la nourriture. L'atelier, lui, est un lieu de fabrication. La table d'écriture se voit ainsi réservée aux lectures et commentaires sur les textes écrits par ailleurs, chacune et chacun choisissant, entre les rencontres, le lieu et le temps de « fabrication » de son texte.

« Il y avait, bien sûr, les retrouvailles avec des parts oubliées de chaque histoire, celles des parents et grands-parents. Mais aussi celles d'autres personnalités familiales qui avaient joué, pas toujours de manière consciente, un rôle fondateur dans notre histoire de vie », précise encore l'initiatrice du projet. Il s'agit donc d'encourager à écrire autour d'une histoire de vie, d'abord dans la solitude, chez soi et en soi. La pratique autobiographique est effectivement avant tout une démarche solitaire. Sur sa vie, son histoire, on met des mots dans un état de dédoublement intérieur, même si l'on s'adresse à quelqu'un d'autre ainsi pris à témoin.

DES TABLES NOMADES

En 2004, Traces de vie s'est constituée en une ASBL domiciliée à Tellin, en province de Luxembourg, dans une vieille maison découverte par Annemarie Trekker lors de la présentation de son livre *Saga paysanne* au village du livre de Redu. Les membres fondateurs de cette nouvelle association viennent de Bruxelles et de Wallonie. Peu à peu, les lieux d'ancrage des tables d'écriture se sont multipliés, notamment à Bertrix, Arlon ou dans le Brabant wallon. Quelques années plus tard, des contacts avec la France et la Suisse ont été noués. Bientôt, d'ailleurs, vont naître,

parallèlement à ces tables, des sessions d'initiation au recueil et à l'accompagnement de récits de vie. Ces cycles s'adressent à toute personne désirant se former à ces pratiques.

Les thématiques évoluent aussi : « Lieux de vie », « Découvrir les enjeux et les ressources de son arbre de vie », « Habiter le temps et l'espace », « L'Arbre de vie et les transmissions »... À chaque fois, Annemarie Trekker entend susciter la réflexivité autour du sens et du lien et ensuite réunir un petit groupe autour d'une table. « *Faire lire à voix haute chacun des textes. Les écouter dans l'intimité d'un groupe constitué. Créer un lien pour partager l'intime et y laisser entrer l'autre et l'ailleurs. Donner de l'air à notre intimité, la laisser respirer, inspirer et expirer.* »

UNE LARGE DIVERSITÉ

Assez vite, des participant•e•s à ces rencontres ont émis le souhait d'être publié•e•s. Une petite maison d'édition a ainsi vu le jour au sein de Traces de vie. Trente titres en composent aujourd'hui le catalogue. Cette année, la publication de *L'Arbre de vie* vient célébrer le quinzième anniversaire de l'institution. « *Ce livre est le reflet des dernières années de rencontres avec des textes évocateurs, émouvants, souvent éclairants. Mais surtout ouverts sur une large diversité d'approches, de regards, de tonalités et de styles* », se réjouit Annemarie Trekker. Le choix de son titre n'a donc rien d'innocent. « *L'arbre de vie, ou comment se définir par rapport à l'arbre généalogique, à sa propre histoire en tant que fille ou fils de cet arbre, ou encore comme parents, grands-parents. De quelles valeurs, croyances, missions, transformations sommes-nous porteurs ?* »

L'aura de Traces de vie est telle que, régulièrement, des auteur•e•s sollicitent la maison d'édition pour publier leurs œuvres. Or l'objet principal de l'ASBL n'est pas de développer un projet éditorial plus loin que l'aréopage de son réseau spécifique. Cependant, pour répondre aux demandes de plus en plus pressantes, une collection « Encres de vie » a vu le jour chez L'Harmattan. Elle est dirigée par Annemarie Trekker qui a déjà publié chez cet éditeur parisien plusieurs ouvrages, dont certains essais relatifs à la pratique des tables d'écriture, ainsi qu'une trilogie romanesque à caractère autobiographique.

À l'heure actuelle, « Encres de vie » rassemble une cinquantaine de titres, donnant ainsi à de multiples personnes la possibilité de laisser des traces de leur histoire de vie, tout en transmettant leur art de vivre et de créer. Annemarie Trekker vient d'y faire paraître *Naissance d'une grand-mère*, un roman qu'elle dédie à Tim, Tam, Tom, Lili et Lulu, ses petits-enfants qui « *viennent bousculer les lignes et élargir l'horizon* ». Des moments d'aventure et de tendresse autour du partage et de la transmission entre grands-parents et petits-enfants. Il s'agit toujours, pour l'auteure, d'« *ouvrir son regard sur un art de vivre, d'aimer et d'exister* ». ■

Traces de vie ASBL, rue de Saint-Hubert 51, 6927 Tellin. ☎0479.80.26.94
✉ tracesdevie@hotmail.com 🌐 www.traces-de-vie.net



© Passeurs de mémoire

GRÂCE À DES PASSEURS.

Partager avec le public la puissance d'un lieu riche en symboles et en œuvres d'art.

La friche industrielle des anciens fours à chaux du Rivage Saint André ne passe vraiment pas inaperçue. S'y élève une imposante bâtisse qui suggère une cathédrale primitive, un temple issu de la civilisation des Mayas ou un mystérieux château-fort aux murs infranchissables. « *Étudiants en architecture, on était juste amoureux de cet endroit. À force de le côtoyer, d'y travailler, de le rendre de plus en plus beau, il nous a inspirés* », se souvient Éric Marchal, un des quatre amis qui, il y a plus de vingt ans, ont réalisé leur rêve en rachetant ce site.

EXPRIMER LE TEMPS QUI PASSE

Très vite, ils décident de créer une fondation qui prend le nom de Famawiwi, mot mystérieux formé de la première syllabe de leurs quatre patronymes. Aidés par quelques proches, ils se mettent à déblayer et nettoyer le site, se rendant bientôt compte que s'ils ne lui trouvent pas une réelle affectation, il va retomber dans l'oubli. Ils en sont convaincus : la mémoire de la dure tâche des ouvriers qui suinte encore des murs est à préserver et à transmettre. La poésie qui s'en dégage, la puissance de la nature alliée à la force de la pierre bâtie, à deux pas d'un fleuve qui s'écoule immuable, les poussent à méditer sur sa pérennité de ce lieu qui semble taillé pour résister et survivre au-delà de toute vie humaine.

« Le projet le plus juste était donc de parler du temps qui passe et des civilisations très antérieures à notre génération qui nous transmettent les messages du passé, poursuit l'architecte. La nécessité de donner à l'endroit une vocation humaniste nous a conduits à l'enrichir et à y ajouter de nouveaux messages qui parlent de notre vie et de notre époque, à destination des générations futures. Cela, même à quarante ans, nous ramenait à notre propre finitude et au caractère éphémère de notre vie si on la compare à l'immensité du temps. C'est par ce côté éphémère que nous nous sentons maillons d'une chaîne. C'est ainsi que, pro-

gressivement, nous nous sommes appelés des "Passeurs de mémoire". »

DIALOGUE ARTISTIQUE PERMANENT

Qui dit « passeur » dit « passage ». Pour pénétrer dans ce jardin de la mémoire vivante, il faut franchir un pont-levis qui enjambe un Styx symbolique. Un énorme livre en acier s'ouvre pour y dévoiler sa propre histoire, un oiseau s'envole vers un ailleurs. À moins que ce ne soit l'aile d'un ange qui accompagne le visiteur au cœur de ce jardin particulier. Inspirée par le site lui-même, cette œuvre a été imaginée et créée par Jean Claude Saudoyez. À l'intérieur du domaine, une chrysalide géante, posée là par le sculpteur Éric Desmedt, fait songer à l'inévitable métamorphose, la transformation en écho avec la nature qui est toujours changeante, modifiant sans cesse le regard sur les murs épais qui l'entourent.

Une porte, faille d'ombre dans le mur, invite à pénétrer plus avant afin de découvrir, dans le trou de lumière ainsi créée, une création de Bob Verschueren : un tronc d'arbre calciné réduit à l'état de silex qui oblige à lever les yeux vers le ciel. Symbolique puissante et évidente. Aucune explication n'est nécessaire tant le sens est donné par ce dialogue constant entre le présent et le passé, l'infini et le clos, l'ici et l'ailleurs.

CYLINDRES

Un petit sentier s'élève alors vers un jardin suspendu, une sorte de Babylone contemporaine. Des surgeons d'arbres jaillissent de partout sur ce toit végétal. On en oublierait qu'on se trouve sur une bâtisse lourde et pesante. Des nuages passent aussi, légers et mouvants. Au milieu de tout cela, semblables à des totems, se dressent des cylindres d'acier rouillé. Des cairns métalliques, des poteaux indicateurs qui guideraient vers un ailleurs déjà présent ici. Tous portent un

Réinvestissement d'un lieu symbolique

LE JARDIN DES MÉMOIRES DU FUTUR

Christian MERVILLE

À la lisière des faubourgs de Tournai, tout proches des eaux tranquilles de l'Escaut, des vestiges d'anciens fours à chaux invitent, au fil d'un parcours jalonné d'œuvres d'art, à un dialogue entre passé, présent et futur.

nom gravé sur un cercle de pierre serti à leur sommet, quelques mots sont marqués sur certains d'entre eux. Sur d'autres figure une sculpture. Au sommet, un morceau de verre capte la lumière du soleil. Lanterne éternelle pour éclairer des pas cheminant sur le sentier de la mémoire.

« Ce n'est pas un cimetière, s'empresse de préciser Éric Marchal. Mais un endroit où ceux qui ont à cœur de prendre soin de la mémoire du futur ont tenu à la greffer dans ce lieu déjà marqué par un passé riche, au milieu d'une nature exubérante. Ils sont déjà présents ici de leur vivant. Ils auront la possibilité de faire disperser leurs cendres, au moment venu, là où ils ont planté leur passe-mémoire, leur trace individuelle et leur message personnel, dans cette chaîne infinie du temps. »

Ces « Passeurs de mémoire » prennent soin de ce lieu qu'ils habitent déjà symboliquement. Ils viennent y jardiner une fois par an et le font visiter. Le

côté collaboratif est essentiel dans ce projet mémoriel. « À la différence des cimetières où les tombes sont individuelles, ici, chaque "Passeur de mémoire" est un arbre d'une nouvelle forêt, trace humaine dans la forêt primaire. Chaque colonne porte d'ailleurs un message modeste et c'est collégialement que ce jardin parle de notre époque d'une manière universelle et accessible à tous. »

BANQUETS

Et le chemin se poursuit vers les anciens ateliers aujourd'hui dédiés à la création. Un carrefour de rencontres, de convivialité, d'échanges et d'ateliers. « Et aussi, une fois par an, de banquets ante mortem. Il est toujours dommage que le défunt ne puisse pas participer à ces agapes et se savoir, tout en étant vivant, dans la mémoire de chacun. »

Sous les voûtes, on s'affaire. Une exposition de céramique va voir prochainement le jour. La céramique, mariage de la terre

et du feu. Fragilité et force. Chaque pièce a été créée en fonction de l'endroit qui est déjà en soi une œuvre d'art par le travail incessant de la nature. « La forêt naturelle est belle de toute façon. Et il faut avoir la modestie de l'admettre. La seule chose qu'on fait c'est ajouter des petits éléments, quelques traces de notre passage. »

Les quatre compères ignoraient à l'époque qu'en très peu de temps, les rites funéraires allaient radicalement changer. Est ainsi apparue la nécessité de les réinventer comme mise en scène indispensable en ces moments essentiels que sont la naissance, le passage à l'âge adulte et la mort. « À l'avenir, on aimerait réfléchir avec des gens de tous horizons pour tenter de redéfinir des rites de passage où l'art et la nature tiendront beaucoup de place », explique encore Éric Marchal. Heureux que, depuis un an, ces anciens fours à chaux sont pris en charge par le Collectif Silex, un groupe de jeunes artistes de la région. ■

www.passeursdememoire.be

Femmes & hommes

JEAN-PIERRE RICARD.

Évêque-archevêque de Bordeaux atteint par la limite d'âge, il a choisi de redevenir simple prêtre dans la vallée de la Durance, un diocèse qui compte moins de trente prêtres. En France ce choix est, paraît-il, exceptionnel.

EVA JANADIN et ANNE-SOPHIE MONSINAY.

Ces deux femmes imams ont, pour la première fois, dirigé une prière début septembre pour le culte musulman en France.



JOSH MAUNEY.

Pasteur en chef de la New Sound Church dans la banlieue de West Palm Beach (Floride), il a acquis le Double Dee's Ranch, un ancien club de strip-tease, pour le transformer en lieu de culte. « Cela ne me dérange pas plus d'être dans un bâtiment qui a été un club de strip-tease que d'accueillir dans mon église quelqu'un qui a été strip-teaser », a-t-il déclaré.

CORALIE BARBIER.

Épouse du chanteur Stromae, cette Namuroise est la styliste qui a cette année customisé le ruban rose symbole de la lutte contre le cancer, créé en 1992. Sa création est en vente dans les magasins au prix de 3€.

OSKAR ARNGARDEN.

Gros tatouages, barbe fournie et coiffure impeccable, ce pasteur suédois fait beaucoup parler de lui sur les réseaux sociaux. Il y partage des photos et des vidéos de ses activités religieuses... mais aussi de ses séances de musculation. « J'ai ouvert ce compte pour parler de ce qui est vraiment important dans ma vie : Dieu. J'espère seulement inciter les gens à avoir un mode de vie sain. »

Éric-Emmanuel SCHMITT

« APRÈS LE DEUIL, ON PEUT RETROUVER LE CHEMIN DU BONHEUR »

— **Votre dernier livre ne cache pas que, suite au décès de votre mère, vous ne vous êtes pas senti très bien pendant un long moment. Aujourd'hui, comment allez-vous ?**

— Je suis passé de l'autre côté de la tristesse. Avant, j'étais dessous. Désormais, je suis dessus. C'est-à-dire que la tristesse ne recouvre plus tout mon quotidien, toute ma perception du monde. Bien sûr, elle est toujours en moi. Mais j'ai

« Je ne tends pas aux autres mon portrait, mais un miroir dans lequel ils peuvent se voir. »

retrouvé le chemin du plaisir, de la joie. Avoir accompli le trajet du deuil fait que je suis différent d'avant ce drame, mais tout de même capable de vivre. Lors du départ de ma mère, même l'envie de vivre m'avait totalement passé. Le monde était devenu vide, et je ne voyais qu'une seule chose : qu'elle n'y était plus. Je me réfugiais donc dans mon passé et mes souvenirs. Je chérissais la tristesse, car elle était la dernière forme du lien d'amour qui m'attachait à ma mère. À présent, les choses ont évolué. Le monde ne me paraît plus vide, mais comme ce qu'il est, une page vierge avec, en dessous, un mille-feuille constitué de mes souvenirs. Le passé a pris sa place de saveurs, de piment et d'enrichissement du présent.

— **Quel est le déclic qui vous a permis de quitter la tristesse du passé pour retrouver la saveur du moment présent ?**

— Pendant l'année et demie où j'ai vécu dans l'infinie tristesse, écrire et jouer étaient les seules bouées auxquelles je pouvais me raccrocher. À ces moments-là, on vit intensément au présent : j'étais sauvé quand je me mettais à l'écoute de mes personnages en les transcrivant sur papier, ou en les incarnant dans mon corps. Entre ces bouées, je sombrais. Ces moments d'écriture et de scène m'ont permis de me ressourcer dans les grandes émotions que ma mère m'a offertes, et qui ont construit ma vie : le théâtre, le goût de la littérature, des voyages... Je me suis appuyé sur elles pour poursuivre et recommencer. J'ai alors vécu une rééducation existentielle, dans la fidélité à ce qui avait été mis en place par ma mère.

— **Mener à bien un tel travail personnel sur soi-même, il faut en être capable...**

— Face à son état émotionnel, on ne peut pas grand-chose. Mais il y a aussi la volonté. Elle est notre pouvoir. Il y a toujours un différé entre notre volonté et nos états émotionnels : il faut vouloir aller mieux pour que, peut-être un jour, émotionnellement cela suive. Il faut une volonté de bonheur pour que, peut-être, arrive le bonheur émotionnel.

— **Aller au-delà du deuil, c'est donc retourner vers le bonheur ?**

— Oui. Et, dans mon cas, cela ne constitue pas une infidélité, mais une fidélité à ce qu'aurait voulu ma mère. Elle n'aurait pas supporté l'état de son fils pendant deux ans. Elle l'aurait considéré comme une catastrophe absolue. Dans ma tristesse,

je savais que j'étais en trahison par rapport à elle. Elle ne voulait pas que je sois triste.

— **Dans le livre, vous racontez que ce moment de passage d'un état à l'autre, vous l'avez vécu lors d'une croisière, où vous avez pensé à abandonner la vie...**

— J'étais là sur un bateau où nous avions été ensemble si souvent, et où je l'accompagnais pour être avec elle qui adorait les croisières. Après sa mort, tout cela a non seulement été privé d'elle, mais aussi de sens, car je n'ai personnellement aucun plaisir à accomplir ce genre de voyage. Au cours de cette croisière, il y a eu cette nuit où j'étais au pic de la souffrance, avec la volonté de passer au suicide. Et, dans ce cas-là, heureusement que tout n'est pas que volonté. Mon corps a été plus intelligent que ma volonté. Il s'est laissé hypnotiser par les flots, et il est resté. Le lendemain matin, je me suis dit que j'avais touché le fond et que maintenant j'allais remonter. Les choses avaient été trop loin. Je me suis dès lors un peu rouvert au monde. Il y a eu la musique, qui fait partie de ma vie spirituelle depuis toujours. Pas seulement comme une consolation, mais comme une exaltation de la beauté et de la vie. Et je me suis reconstruit. Ensuite, l'écriture est venue, guidée par la musique. C'est alors que j'ai écrit *Madame Pylinska et le secret de Chopin*, que je joue en ce moment. J'ai repris le chemin de ma vie.

— **Juste avant cela, en 2017, quand vous faisiez la promotion du livre *La vengeance du pardon*, personne n'aurait pu percevoir l'état de déprime dans lequel vous vous trouviez...**

— Quand ce livre-ci est paru, son contenu a été une sorte de révélation, non pour mes proches, mais pour les personnes avec lesquelles j'entretiens des relations amicales ou professionnelles. En 2017, je donnais le change, comme tout le monde. J'ai été élevé comme cela : on n'embête pas les autres avec ses problèmes. On ne pleure pas en public. On sourit quoiqu'il arrive. Mais je n'ai aussi rien laissé paraître parce que, si j'avais commencé à dire ma vérité, je me serais effondré. La retenue, la pudeur et le secret sont, à certains moments, des colonnes vertébrales indispensables. À d'autres, il faut faire le contraire. Maintenant, parler me tient debout. À l'époque, cela m'aurait abattu. Tout est chemin.

— **C'est parce qu'il vous fallait parler que vous avez écrit ce livre ? À la rentrée littéraire, on a plutôt l'habitude de découvrir des romans. Ici, vous proposez tout autre chose...**

— Au bout d'un an et demi de rédaction d'un journal intime, écrit rien que pour moi, je me suis rendu compte que je n'avais pas accompli une errance, mais un chemin, celui du deuil, du chagrin à la reconquête de la joie. Et je me suis dit que je devais le partager. À partir de là, mon journal a été le matériau sur la base duquel j'ai construit mon livre. Ce n'est pas mon journal, car ce livre a été écrit pour les autres. Pour les aider à nommer les choses, et éventuellement leur dessiner un chemin d'espérance. Rendre les choses dicibles. Une fois avoir

découvert que mon carnet dessinait un chemin, j'ai construit un récit dramatisé. C'est mon métier. J'ai donc bâti l'histoire sur la recherche du secret du père, la quête de carnets rédigés par ma mère... Sans doute parce que je suis philosophe et, à l'origine, musicien, j'aborde toujours un livre avec le souci de la forme. Écrire ne suffit pas, il faut composer. Cette forme comprend une structure d'attente et un chemin philosophique, existentiel, qui se déploie au fur et à mesure. Avec, en plus, le fait de pouvoir se reposer sur le journal, qui offre des espaces d'écriture assez riches et diversifiés.

— **Le livre vous permet aussi un de vous raconter, de vous découvrir.**

— Je ne suis pas un écrivain de l'autofiction. Je ne le fais que quand c'est absolument nécessaire. Sur tout ce que j'ai écrit, je n'ai dit « Je » que trois fois : dans *La nuit de feu*, consacré à mon expérience mystique dans le désert. Il fallait

« La mort ne nous apprend qu'une chose, c'est qu'il est urgent d'aimer. »

que je dise : « *ça m'est arrivé, je témoigne.* » Je l'ai fait dans *Ma vie avec Mozart*, où je raconte comment il avait sauvé de la dépression l'adolescent que j'étais. Et cette fois-ci, où je sais pourquoi, en toute conscience, je me « déshabille ». Le « je »

était nécessaire. Donc, à partir de là, on révèle des moments de vie qui, visiblement, sont universalisables puisque les gens s'y retrouvent. Je ne tends pas aux autres mon portrait, mais un miroir dans lequel ils peuvent se voir.

— **Votre livre raconte votre cheminement face au deuil. Celui-ci est assez autonome. Dans la vie, beaucoup de gens ne parviennent pas à en faire autant. Ils doivent s'en référer à d'autres pour s'en sortir...**

— La bêtise de la tristesse est de nous faire croire qu'on est seul à être triste. J'encourage toujours les gens à chercher un soutien psychologique ou spirituel afin de mettre les choses en mots, formuler, distancer, normaliser ce qui se passe. Chacun croit sa situation unique, alors qu'elle est universelle. Cela fait partie de la condition humaine. Moi, j'ai le pouvoir des mots. Je n'ai pas besoin d'aller voir quelqu'un. Ma vocation et mon travail consistent à mettre en mots. Même si cela ne m'empêchait pas de souffrir, j'avais cet avantage, ainsi que celui de vivre mes passions, auxquelles j'ai pu me raccrocher. Effet secondaire du livre, plusieurs personnes m'ont dit que, après l'avoir lu, elles avaient décidé de faire de ce qui était important pour elles dans la vie. Retrouver leurs fondamentaux. Pour quelqu'un qui, par conformisme, paresse, faiblesse ou obligation, ne vit pas sa vie, mais celle d'un autre, le chagrin est encore plus dévastateur.

— **Face à la mort, vos convictions religieuses vous ont aidé ?**

— La foi n'a pas été un réconfort. Je dirais même qu'elle a été un poignard. Je me suis posé (et me pose toujours) des questions que ne rencontre pas un non-croyant. Ma première pensée a été : Où est-elle ? Comment cela se passe ? Est-ce qu'elle a besoin de moi ? Est-ce qu'elle va y arriver toute seule ? Un incroyant a la cruauté suprême de penser que quelqu'un a disparu dans le néant. Pour le croyant, en plus de disparition de l'être, surgissent les questions sur son salut spirituel. Je ne supporte pas le discours athée qui consiste à voir dans la foi un médicament très pratique, une drogue douce. Je vomis ce discours. Ce n'est pas facile d'être croyant, et on ne l'est pas pour se rassurer. On est croyant parce qu'on est croyant. Moi, je prie, je pense aux textes sacrés, mais je ne suis pas un pratiquant.

— **Vous évoquez aussi dans l'ouvrage la façon dont se sont passées les funérailles...**

— Les rites m'ont apporté un grand réconfort. Il est bon d'en avoir en pareil moment. Que ce soient des rites administratifs, funéraires ou religieux, ils empêchent de sombrer. Cela tient debout. Le grand choc, c'est le contraste entre l'élément ascensionnel vécu lors de la messe et l'enfouissement au cimetière.

— **Est-ce que tout cela peut vous amener à imaginer votre propre mort ?**

— Je n'ai jamais pensé que j'étais immortel. Mon père, kinésithérapeute, m'emmenait avec lui dans les hôpitaux où il travaillait avec des enfants malades. Il m'a ainsi communiqué l'idée que ce qui est normal, c'est d'être malade. Et ce qui est exceptionnel, c'est d'être en bonne santé. J'ai donc toujours eu conscience de la vulnérabilité des autres et de la mienne. Je n'aurais jamais écrit *Oscar et madame Rose* si je n'avais pas vécu cela. La haute conscience de la vulnérabilité est peut-être le fondement de ma morale et de mon absence de violence. Je ne peux pas me mettre en colère, car je vois immédiatement dans l'autre quelqu'un d'aussi fragile que moi. Donc, tout de suite, je cherche l'empathie, la résolution du conflit. Cela me crée une fraternité à l'autre. Mais je fais aussi partie d'une génération qui a été gravement attaquée par le sida. J'ai perdu beaucoup de mes camarades dans les années 90. Je ne suis pas d'une classe d'âge qui se croit immortelle. Et mon appétit de vie, ma voracité, ma gourmandise à ne pas perdre une miette de l'existence viennent aussi de cela. J'ai eu trop de proches et connu trop de jeunes qui ont disparu. La vie est un cadeau et on n'a pas assez de toute sa vie pour s'occuper à le mériter, c'est-à-dire à en faire quelque chose de bien. Je l'avais déjà écrit dans *L'Évangile selon Pilate* : la mort ne nous apprend qu'une chose, c'est qu'il est urgent d'aimer. Je vis sous cet instant-là, mais quelque chose a changé quand ma mère est partie. Je ne suis plus l'enfant de personne et le rapport au temps s'est transformé. Tant qu'on a ses parents devant soi, l'avenir est un horizon qui recule au fur et à mesure qu'on avance. On n'additionne pas les années. Quand les parents ne sont plus là, l'avenir est un mur dont on s'approche et sur lequel on va se fracasser. On fait un compte à rebours, une soustraction. Passer de l'addition à la soustraction, cela change tout. Au début c'est dur, après il faut le transformer. Il n'y a pas une minute à perdre. On peut alors retrouver la gourmandise de l'existence.

— **La mort vous fait peur ?**

— Je n'ai pas vis-à-vis de la mort un rapport de peur, mais de confiance. La mort est un mystère, je ne sais rien d'elle, mais j'ai confiance dans le mystère. J'habite le mystère avec confiance, et non avec angoisse. Quoi que ce soit, ce sera pour le mieux. Quand je n'avais pas la foi, j'étais extrêmement angoissé par la mort, je me réveillais la nuit en sueur... Aujourd'hui je ne suis plus le même homme. Ma nuit au désert m'a totalement transformé.

— **Il faut se préparer à la mort ?**

— Il faut se préparer à vivre. Les anciens disaient qu'il fallait se rendre compte qu'on était mortel. Aujourd'hui, il faut se rendre compte qu'on est vivant. Je vis sur ce mode-là. Ne pas se préparer à la mort, mais à la vie ! ■

L'intégralité de l'entretien avec Éric-Emmanuel Schmitt est consultable sur le site internet de *L'appel*, rubrique « les plus de *L'appel* » : www.magazine-appel.be



Éric-Emmanuel SCHMITT, *Journal d'un amour perdu*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 21,60€. Via *L'appel* : -5% = 20,52€.



Propos recueillis par Frédéric ANTOINE

Romancier, dramaturge, acteur, philosophe... Eric-Emmanuel Schmitt en est à son quarante-sixième livre. Dans *Journal d'un amour perdu*, il raconte sa plongée aux enfers suite à la disparition de sa mère, et la sorte de « résurrection » qui lui a ensuite permis de s'en sortir. Un ouvrage où il veut confier son expérience à ses lecteurs, tout en révélant des pans peu connus d'une vie que l'on aurait pu croire heureuse et sans histoire(s).



Un atelier vélo pour candidats-réfugiés

TOUT ROULE À BELGRADE

Photos et Textes : Stephan GRAWEZ

Au centre pour candidats-réfugiés de la Croix-Rouge à Belgrade (Namur), des bénévoles s'activent afin de réparer et reconditionner des bicyclettes destinées aux résidents. Logé dans un hangar de cette ancienne caserne, l'atelier ne désemplit pas. Les vélos s'entassent avant d'être démontés. Les pièces encore utiles sont triées, stockées et servent à donner une nouvelle vie à des cadres et des carcasses parfois mal en point. Au rayon de la solidarité, cet atelier trace son chemin.



PATRICK, LE BOSS.

« J'avais envie de consacrer mon temps libre pour rendre service dans un domaine où l'on se plaît bien », sourit Patrick, retraité de l'enseignement. Deux fois par semaine, les mercredi après-midi et samedi matin, avec cinq ou six autres bénévoles, il accueille les candidats-réfugiés pour une réparation, un entretien ou encore la vente d'un vélo. « Au début, on les donnait aux réfugiés qui en avaient besoin. Mais on en retrouvait partout. Aujourd'hui, on les leur vend, ce qui les responsabilise. »



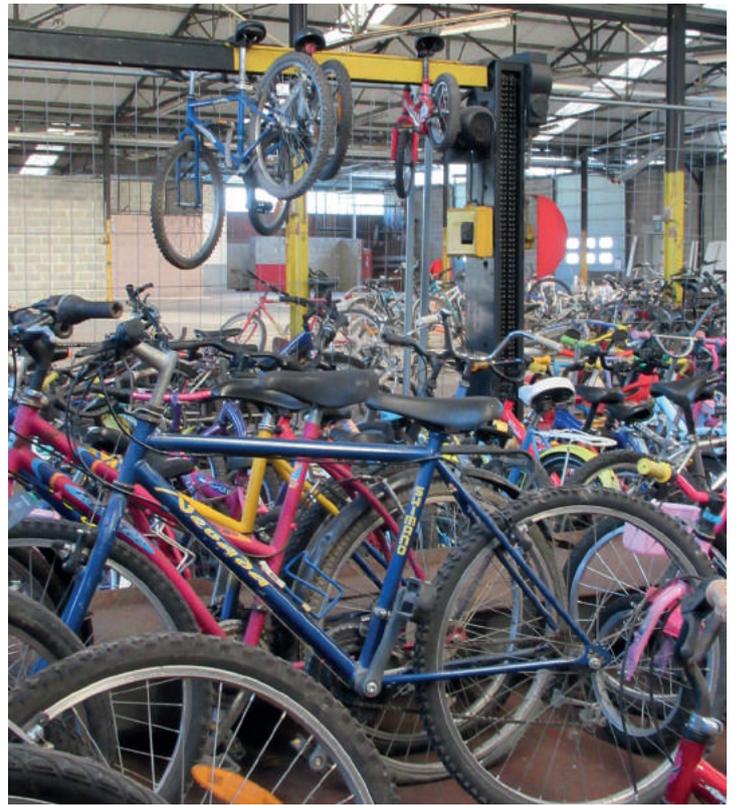
MAJD, ANDE ET MOHAMED.

Majd, Palestinien, est en Belgique depuis six mois. Il est hébergé à l'ancienne caserne du Génie à Jambes. Son vélo lui permet de se rendre à ses cours de français. Ande, Érythréen, est arrivé depuis huit mois. « Avec mon vélo, je peux faire mes courses au supermarché », confie-t-il. Mohamed était agriculteur en Syrie. Arrivé en juin 2018, il réside aujourd'hui à Courrière. Il participe à l'atelier vélo depuis plus d'un an.



ANTOINE.

Amateur de vélo au quotidien, Antoine a rejoint l'équipe depuis trois mois. Il avait entendu parler de ce projet grâce au bouche-à-oreille. « *J'ai du plaisir à me rendre utile. J'ai parfois l'impression d'avoir trop de temps pour moi et que je ne donne pas assez... L'atelier permet un bénévolat bien cadré dans le temps.* » Si la langue est parfois un obstacle, les trucs techniques passent avec les gestes.



MOBILITÉ.

L'accès à l'atelier se fait sur réservation, ce qui permet une meilleure organisation. Les candidats-réfugiés qui y donnent un coup de main peuvent acheter un vélo dix euros plutôt que vingt. Selon Patrick, « *le prix de revient d'un vélo que nous réparons est d'environ vingt à vingt-cinq euros. Pour les réfugiés, il est vite amorti : avec l'achat de deux tickets de bus, leur argent de poche de la semaine était presque épuisé* ».



MAILLAR A LE SIEN !

De mère palestinienne, ayant vécu en Irak, Maillar est venu chercher un vélo. De quoi faire son bonheur. Comme à tous les candidats-réfugiés auxquels ils sont exclusivement destinés. Ce samedi, l'équipe bénévole fêtait son six cent nonantième vélo reconditionné et vendu, en près de quatre années de fonctionnement. L'atelier reçoit les bicyclettes à recycler via plusieurs filières : les dons de particuliers, la déchetterie de Malonne ou encore la ressourcerie namuroise.

*Exil, exode, errance***S'INDIGNER****NE SUFFIT PLUS****Josiane WOLFF****Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**

Le droit à quitter un territoire, attribut essentiel de la liberté individuelle, est aujourd'hui mis en danger par le repli identitaire.

Lorsque j'étais enfant, je m'imaginai parcourir le monde. Le mot *frontière* n'évoquait pour moi que le képi du sympathique douanier de Quiévrain et son « *Rien à déclarer ?* », lorsque mes parents et moi « *remontions de France* ». J'étais loin de penser que, cinquante ans plus tard, ce mot aurait pour synonymes, dans mon propre pays : centres fermés, mauvais traitements et expulsion...

TOUTE LA MISÈRE DU MONDE

Nous regardons de haut des pays comme le Brésil, la Corée, les États-Unis, l'Italie, la Hongrie... basculer dans la violence et l'arbitraire, rassurés que nous sommes par notre démocratie et ses lois subtilement adaptées à la protection du « né-natif ». L'indifférence - et s'indigner ne suffit plus - nous fait pourtant entrer de plain-pied dans une ère que je n'hésite pas à qualifier de néo-barbare.

Affaiblis, affamés, dépouillés, n'ayant pas dormi dans un lit depuis des mois et, pour la plupart, n'ayant pour seul bagage que ce qu'ils portent sur le dos, voilà la réalité des exilés d'aujourd'hui. Ils ont fui leur pays pour ne pas être tués - ou pour ne pas avoir à tuer - dans l'espoir d'un lieu où se poser en sécurité. Ils ont survécu aux horreurs, aux mauvais traitements, aux naufrages, pour faire, ici, la connaissance de la véritable misère du monde : l'indifférence, les centres fermés, et, pour beaucoup, l'avion qui les ramènera de force à leur point de départ.

Partir, c'est perdre ses repères. L'individu en errance doit apprivoiser de nouvelles règles sociales, celles

de cités pas toujours disposées à la bienveillance. Mais le plus douloureux sera le deuil qu'il devra faire de son espoir d'eldorado, de ces images rêvées qui l'ont aidé à traverser tous les dangers. Si j'en crois certains témoignages bouleversants, la résilience de certains humains est pourtant remarquable. L'élan de solidarité qui s'est mis en place l'est tout autant, au travers du réseau d'accueil de la plateforme de soutien aux réfugiés, par exemple - nous avons tous entendu parler du parc Maximilien - ou encore du réseau Colibri qui s'est structuré autour de contacts discrets via Facebook.

UN DEVOIR DE DIGNITÉ

Mais au-delà de ce réel terreau humaniste qui fait chaud au cœur, il n'en reste pas moins que l'État doit, lui aussi, assurer son devoir de dignité, et, au strict minimum, cesser de criminaliser la solidarité qui s'exerce en faveur des migrants. Il semble évident qu'une autre politique migratoire et d'accueil est impérative. L'échec de la politique actuelle, la nécessité de mettre fin aux dangers que prennent les migrants pour leur vie et à l'économie parallèle développée par les passeurs et exploitants d'êtres humains, sont autant de raisons de contraindre nos femmes et hommes politiques à examiner de nouvelles réponses à ce que d'aucuns qualifient à tort de crise.

Le droit à quitter un territoire, à bouger, à migrer, à émigrer, est un attribut essentiel de la liberté individuelle, l'expression d'un droit d'autodétermination personnelle. Son importance est reconnue par les conventions internationales. Or ce droit, proclamé en 1948 contre les pratiques des pays autoritaires et totalitaires, est aujourd'hui directement contredit et mis en danger par le repli identitaire. Et lorsqu'on me demande : « *Pourquoi un combat dans l'idéal laïque ?* », ma réponse est : « *Parce que j'y trouve la place pour la diversité, la défense de la dignité et de l'intégrité des personnes, indépendamment de leurs origines et de leurs croyances.* » ■

Exil, exode, errance

L'EXIL DE MUHAMMAD, ÉVÉNEMENT FONDATEUR

Hicham ABDEL GAWAD

Écrivain



La hijra n'est pas qu'un simple épisode biographique. Il est le point de départ d'un changement sociétal induit par la reconnaissance d'un dieu unique.

C'est un fait bien connu : le calendrier musulman démarre en 622, date à laquelle Muhammad est chassé de la Mecque et se réfugie à Yathrib (rebaptisée par la suite en Médine), une oasis située à quelques trois cents kilomètres au nord. Cet épisode est connu en arabe sous le terme de *hijra*, et, dès lors, la configuration de la communauté musulmane sera bouleversée jusqu'à la mort de son fondateur. C'est en effet à partir de cet événement central que l'on distinguera les *Muhâjirûn*, c'est-à-dire les exilés mecquois, et les *Ansârs*, les Médinois qui les ont accueillis. On peut se demander en quoi cet épisode d'exil est central au point d'être pris comme point de départ de l'ère musulmane ? Il est en effet permis d'imaginer que la date de naissance de Muhammad (570) ou l'année de la première révélation coranique (610) soit plus significative que cet exil des Mecquois.

SOCIÉTÉ TRIBALE

Ce serait néanmoins oublier la prouesse réalisée par le Prophète, et dont on ne saisit pas forcément la portée aujourd'hui du fait du décalage entre nos représentations et celles de son époque. Rappelons en effet que la société de Muhammad est tribale : le devoir de solidarité est conditionné par les liens de sang et/ou les rapports d'alliance entre tribus. En unissant des tribus mecquoises et médinoises autour d'une vision commune et d'une confédération plurielle, Muhammad a cassé les codes traditionnels du tribalisme. En effet, il redéfinit le devoir de solidarité qui n'est plus conditionné par des rapports d'alliance ou des liens de sang, mais par une reconnaissance d'une origine commune et d'un destin commun :

Dieu. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'expression « *Nous venons de Dieu et nous retournerons à Dieu* » fait partie des expressions canoniques du langage musulman.

Autrement dit, l'épisode de l'exil du Prophète n'est pas qu'un simple épisode biographique. Il marque le moment où la communauté musulmane naissante a été mise devant un choix : prospérer dans les nouveaux codes d'une solidarité plurielle, ou disparaître. C'est en ceci que réside la centralité de l'épisode de la *hijra* : il s'agit du point de départ d'un changement sociétal induit par la reconnaissance d'un dieu unique, c'est-à-dire d'une origine commune et d'un destin commun.

Il n'est d'ailleurs pas inutile de préciser que la portée de cette reconnaissance du dieu unique pouvait aller jusqu'à transcender les identités religieuses elles-mêmes. Autrement dit, les *Muhâjirûn* et les *Ansars* qui avaient reconnu en Muhammad un messenger de Dieu n'étaient pas les seuls concernés par cette redéfinition des rapports de solidarité. Les juifs médinois, ainsi que les chrétiens, étaient les bienvenus dans l'alliance de Dieu médiatisée par Muhammad, en qui ils étaient libres de reconnaître un messenger de Dieu ou non. C'est ce que fait remarquer l'islamologue américain Fred Donner dans son étude *Muhammad and the believers* : l'islam naissant était beaucoup plus œcuménique que ce qu'en ont fait les califes après la mort du fondateur.

Finalement, et pour monter en abstraction, on peut considérer que l'épisode de l'exil de Muhammad est la concrétisation historique d'un renversement de situation analogue à l'histoire de Joseph : ce que les hommes rompent par injustice est amené à être réhabilité par Dieu sous une forme plus solide. Qu'il s'agisse d'une rupture familiale, comme avec Joseph, ou d'une rupture communautaire, comme avec Muhammad, l'espérance du renouement divin doit rester l'horizon du croyant. ■

*Exil, exode, errance***L'EXIL, L'AMOUR****ET LA DIGNITÉ****Floriane CHINSKY****Docteure en Sociologie du Droit, Rabbin du MJLF**

Le système a des perdants, nous en portons la faute. Il pourrait faire place digne aux réfugiés et que leur courage soit un enrichissement, nous en portons la responsabilité.

Nos sociétés jugent durement les perdants du système. Malheureusement, nous dit Eva Illouz, il faut être heureux et celui qui échoue à cela est considéré comme un raté. Thomas Piketty ajoute : il faut réussir financièrement, sous peine d'être rabaissé. Ivan Jablonka précise : il faut être un homme, sous peine d'être écartée. Le réfugié n'est pas heureux, sa condition individuelle est catastrophique, ses finances inexistantes, il est à peine un homme, souvent, d'ailleurs, il est une femme. Dans ce contexte, pas étonnant que nos sociétés se défilent devant les exils, les exodes et les errances des réfugiés.

STIGMATISATION DES JUIFS

Une image de l'exil-punition a été plaquée longtemps sur l'identité juive. Ayant refusé de reconnaître Jésus comme messie, l'exil-malheur des juifs devait attester de leur erreur. Cette conception se renforce au cours de la seconde moitié du Moyen Âge, elle est alléguée pour justifier l'imposition de signes vestimentaires distinctifs, de taxations sur l'habitat et le passage des juifs dans les villes, l'expulsion, l'appropriation de leurs biens, la conversion forcée ou la mise à mort, dans toute l'Europe. Comme Caïn, condamné à errer pour avoir tué son frère Abel, « le juif » est accusé d'avoir tué Jésus, son exil est lu comme un abandon de Dieu, son oppression est considérée comme une bonne action. À travers la stigmatisation des juifs, qui ne sont pourtant pas des étrangers, une déshumanisation des exilés se trouve implantée dans la mémoire occidentale.

Cette vision ne correspond pas à la vision juive. Il est vrai que nous disons dans nos textes liturgiques que la destruction des deux Temples est une conséquence de nos fautes, en particulier de la haine gratuite. C'est une façon surtout de garder courage : notre échec est dû à notre attitude, pas au fait que notre Dieu serait inférieur à celui de notre ennemi ainsi qu'on le croyait à l'époque. Pas non plus au fait qu'il nous aurait abandonnés. Prendre la responsabilité de notre échec est donc une façon de garder le contrôle. Alors qu'accuser les autres de leur échec est une façon de les rabaisser. La signification des mots change en fonction de la bouche qui les prononce.

Le traité BeraHot raconte, dans ses premières pages, un dialogue entre Rabbi Yossi (Israël, II^e s.), qui s'est arrêté pour prier, et le Prophète Élie, qui l'interroge sur cette expérience : « *Quelle voix as-tu entendue dans cette ruine ?* » « *J'ai entendu une voix faible comme une colombe qui disait : "Quelle tristesse que j'aie détruit ma maison, que j'aie brûlé mon sanctuaire, que j'aie exilé mes enfants parmi les nations !"* » « *Je t'assure que ce n'est pas uniquement en ce moment qu'elle parle ainsi. Mais chaque jour, trois fois par jour elle parle ainsi. Et de plus, à chaque fois qu'Israël rentre dans les synagogues et les maisons d'étude et répond : "J'y suis fidèle, que le grand nom soit béni", le Saint, béni soit-il, hoche la tête et dit : "Heureux le roi qu'on loue ainsi ! quelle tristesse pour un père qui a exilé ses enfants ! Et quelle tristesse pour les enfants qui ont été exilés de la table de leur père !"* »

RAPPELS DE NOTRE LIBERTÉ

L'exil n'est pas un acte de divorce ou de rejet, mais un acte d'amour, qui allie tristesse, fidélité et dignité. L'exode-libération d'Égypte, célébrée soir et matin dans la prière du Chéma Israël, à l'occasion de toutes les fêtes juives, et à PessaH, est une fête du retour à la liberté. L'exil de la terre de Canaan est rappelé comme l'inaccomplissement de notre devoir de « *rendre le monde meilleur* » (tikoun olam). Cet exode, comme cet exil, sont à leur façon des rappels de notre liberté, de notre dignité inaliénable, et des devoirs qui y sont attachés. Tous deux nous appellent à ne pas juger l'étranger, mais à « *redresser l'étranger qui a un revers de fortune* » (Ex.25 :35), à « *aimer l'Étranger et à lui donner du pain et un vêtement* » (Deut.10 :18), à lui rendre justice (Deut. 24 : 17 ; 27 :19).

Exil, exode, errance

ÉTRANGERS

DOMICILIÉS

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



L'épître à Diognète décrit au II^e siècle la condition paradoxale des chrétiens : « Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. »

L'identité du croyant résiderait-elle dans une « pérégrination » géographique et/ou spirituelle constante ? Le premier exil, dans la Bible, est celui d'Adam et Ève chassés du paradis. L'entrée dans l'histoire humaine commence, symboliquement, par un départ sans retour en arrière : des chérubins à l'épée flamboyante en gardent les portes désormais fermées. Une expulsion comme une naissance, grâce à laquelle l'histoire humaine peut se déployer. Pas de nostalgie, Dieu nous pousse en avant dans ce monde à habiter et à garder.

UNE IDENTITÉ EN DEVENIR

La foi comme une « mise en route » est une expérience qui traverse toute la Bible : d'Abraham, qui part avec confiance sans savoir où il va, aux premiers disciples de Jésus appelés à le suivre en laissant derrière eux ce qui pourrait les retenir. Ces mêmes disciples sont envoyés en mission « *jusqu'aux extrémités de la terre* » (Actes 1,8) - une manière de ne plus penser la notion de « terre promise » en termes de frontière géographique - et appelés à « *secouer la poussière de leurs sandales* » (Mt 10,14) dans les lieux où on ne les accueille pas.

La vocation du peuple de Dieu est celle d'être un peuple en marche, et l'arrêt, l'installation sont souvent synonymes de révolte. Que l'on songe aux « murmures » des Israélites dans le désert ou à la tentation des chrétiens de se conformer, au point de se fondre, à l'ordre romain contre lequel le livre de l'Apocalypse nous met en garde.

Jésus lui-même, dont la famille se réfugiera en exil pour échapper aux persécutions, ne cesse de se déplacer : il passe les frontières géographiques, transgresse les frontières religieuses ou sociales en allant au-devant de toute personne qui veut bien l'accueillir. Jésus apparaît comme une sorte de « sans domicile fixe » qui s'identifie à la figure de l'étranger (Mt 25, 35) et dit de lui-même qu'il n'a pas « *de lieu où reposer sa tête* » (Luc 9,58).

Une figure qui déplace notre besoin de certitudes et de réponses toutes faites. Jésus n'est pas là où on l'attend. Il invite non seulement à accueillir celui/celle qui est en errance, mais aussi à relativiser les différences de nationalités ou de cultures, afin qu'elles ne deviennent pas séparatrices.

PRÉCIEUX DÉCALAGE

Les communautés chrétiennes étaient en situation de diaspora dans l'Empire romain. Tout en en faisant partie, les chrétiens ne tiraient pas leur identité personnelle des jugements de valeur et des normes en vigueur dans la société impériale. Leur foi faisait d'eux des « *étrangers et résidents temporaires sur la terre* » (Hébreux 11, 13). Non pour fuir leurs responsabilités terrestres, mais pour témoigner qu'il est possible de vivre dans le monde en gardant une distance critique face à tout pouvoir qui deviendrait une emprise. Être « étranger et voyageur », c'est avoir la capacité de regarder les choses de l'extérieur et savoir se défaire de fausses loyautés. C'est aussi, porté par l'espérance d'un Dieu nomade dont la parole s'est faite chair, savoir tourner son regard vers « *ces choses qu'on espère sans les voir* » et en témoigner dans la société par nos actes et nos paroles, même si celle-ci ne les reconnaît pas.

La première épître de Pierre (2,11-12) encourage les chrétiens en tant « *qu'immigrés et gens de passage sur cette terre* » à se tenir à l'écart des penchants mauvais et à avoir une bonne conduite parmi les païens. Ceux-ci seront obligés de reconnaître le bien qui est fait et d'en remercier Dieu. Un rôle de sentinelle tout en équilibre entre l'exemplarité citoyenne et la contestation...

Le sommeil trop souvent malmené

LES BIENFAITS DE LA SIESTE

José GÉRARD

Le manque d'heures de sommeil concerne une grande partie de la population mondiale. Cela produit des dégâts sur la santé psychique et physique. Il existe pourtant une thérapie efficace et peu coûteuse : la pratique de la sieste.

Faire la sieste, cela ne fait pas très sérieux. C'est bon pour les enfants jusqu'à quatre ou cinq ans, pour les malades ou les personnes âgées. Ou alors c'est réservé aux pays méditerranéens, parce qu'il est difficile de continuer à travailler pendant les heures les plus chaudes de la journée. Mais pour des adultes en bonne santé, cela prêche à sourire ou dénote une propension à la facilité et à la paresse. Tout au plus, ce farniente est-il toléré le week-end ou pendant les vacances, parce qu'il faut récupérer les fatigues de la semaine ou de l'année.

DETTE DE SOMMEIL

Pourtant, de nombreuses recherches scientifiques montrent qu'une partie importante de la population adulte est en manque de sommeil. Une étude menée par la *National Sleep Foundation* entre 1998 et 2009 aux États-Unis a révélé que, sur cette période, le pourcentage de personnes dormant moins de six heures par nuit était passé de douze à vingt. En France, l'*Institut national du sommeil* a observé que cette proportion était encore plus élevée qu'aux USA : trente-et-un pourcents de Français âgés de dix-huit à soixante-cinq ans dorment en moyenne cinq heures et trente-trois minutes. Une autre recherche, qui a étudié les besoins en sommeil, indique que seulement sept pourcents de la population française sont des petits dormeurs, c'est-à-dire des personnes dont le besoin de sommeil est inférieur à la moyenne et qui ne manquent pas d'énergie pendant la journée. En Finlande, des études universitaires ont établi qu'entre 1981 et 1990, vingt pourcents de la population avaient une dette de sommeil de plus d'une heure chaque jour. Nombreux sont les travaux qui mettent en évidence que le manque de sommeil est devenu un phénomène mondial.

LE MÉPRIS DU REPOS

Ce déficit n'a pas pour seule conséquence de se retrouver fatigué à la fin de la semaine. Il influence de manière très néfaste la santé physique aussi bien que morale. Pour Brice Faraut, docteur en neurosciences et auteur du livre *Sauvés par la sieste*, qui travaille au *Centre du sommeil et de la vigilance* de l'Hôtel-Dieu à Paris, ses effets sont de plusieurs ordres.

Ce chercheur constate que le manque de sommeil provoque de la somnolence et des troubles de la vigilance, dont les

effets peuvent être dramatiques dans certaines activités professionnelles ou lors de la conduite d'un véhicule. Une étude a ainsi montré qu'entre 1999 et 2008, aux États-Unis, seize et demi pourcents des accidents mortels de la circulation étaient imputables à la somnolence au volant.

Ce déficit diminue également la tolérance à la douleur, provoque des troubles de l'humeur et augmente le risque de dépression. Enfin, il réduit la résistance aux virus et accroît de manière significative la probabilité d'un accident vasculaire.

Ce phénomène est relativement récent. C'est avec la révolution industrielle que le temps est devenu de l'argent. Le culte de la rentabilité pousse en effet à diminuer ce temps non productif qu'est le repos. En 2016, le livre *Miracle morning* de Hal Elrod (voir *L'Appel* de septembre 2016), qui a connu un succès retentissant, érigeait même la diminution du nombre d'heures passées au lit en principe de réussite, tant intérieure que financière. Il est vrai que cela s'accompagnait, pour cette méthode miracle, d'exercices de pensée positive et de relaxation.

TROUBLES ET INSOMNIES

Le plus souvent, la baisse du temps consacré à dormir n'est pourtant pas un choix. Pour beaucoup d'hommes et de femmes, celui passé en voiture ou dans les transports en commun vers leur lieu de travail les oblige à se réveiller plus tôt. Les conditions de travail, comme la pénibilité de certains postes ou la pression croissante sur la rentabilité, provoquent insomnies et troubles du sommeil.

Ceux-ci aggravent le processus et incitent de plus en plus de contemporains à recourir aux antidépresseurs et aux somnifères, voire à d'autres produits pour « tenir le coup ». En outre, une proportion toujours plus importante de gens est concernée par le travail de nuit ou par la flexibilité des horaires, qui rendent plus difficile un rythme de vie favorable à un sommeil de qualité. Et cela se répercute paradoxalement sur l'efficacité ou la productivité des travailleurs.

Selon Brice Faraut, il existe pourtant une thérapie peu coûteuse et très simple afin de remédier à la situation : la pratique régulière de la sieste. « *Ce que le sommeil n'a pas eu le loisir de corriger ou de réparer pendant la nuit, la sieste peut s'y employer pendant le jour, pourvu qu'on lui consacre*



© Adobe Stock

MÊME AU TRAVAIL.
Récupérer sa dette de repos est essentiel.

un peu de temps. » Encore faut-il l'appivoiser. Beaucoup y renoncent, car ils sont persuadés qu'ils ne s'endormiront pas. Très souvent, l'apprentissage de quelques exercices de relaxation suffit à résoudre cette difficulté. D'autres craignent de se retrouver dans un état vaseux au réveil, et donc de manquer de tonus dans leur travail. Cela concerne surtout ceux qui n'ont pas l'habitude de faire la sieste. Une étude canadienne a mis en évidence que, lors d'une sieste de courte durée (vingt minutes), les siesteurs avaient, la nuit, un sommeil lent, léger, plus dynamique que les non siesteurs, qui leur offrait ainsi un réveil de meilleure qualité.

TROUVER SA POSITION

La position adoptée a aussi son importance. Si l'on est au travail, pas facile de trouver un canapé ou un lit pour une position allongée, la plus efficace. De manière générale, plus l'inclinaison est grande, meilleure est la sieste. Mais assis sur son siège, le dos incliné et la tête entre les mains ou posée sur la table, cela peut aussi fonctionner. Chacun doit trouver la meilleure position en fonction des circonstances pratiques.

La question de la durée idéale pose aussi question. Selon les tests réalisés, chacune possède ses avantages et inconvénients. Une sieste de dix minutes garantit un réveil énergique et est surtout efficace pour les deux heures qui suivent. Mais elle ne suffit pas à compenser de longues périodes de veille. Celle de vingt à trente minutes atténue le stress, renforce l'immunité et diminue les risques d'accidents cardiovasculaires. Mais requiert plus de temps et peut amener de l'iner-

tie au réveil. Quant à la sieste d'une à deux heures, elle est idéale pour rembourser plus rapidement une dette de sommeil. Mais provoque de l'inertie au réveil et, surtout chez les personnes âgées, peut perturber le sommeil nocturne. Le moment idéal pour la sieste semble être entre midi et quatorze heures. Physiologiquement, c'est alors que se produit un creux dans l'énergie et la vitalité.

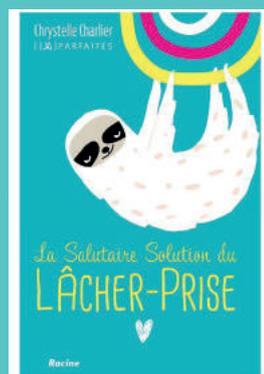
Cette médication naturelle, qui ne demande aucune prescription, renforce les fonctions métaboliques, hormonales, immunitaires, ainsi que la vigilance, les performances cognitives, la mémoire, l'humeur, l'empathie et la créativité. Plus fondamentalement, la pratique de la sieste est peut-être aussi un acte de résistance à une culture de la performance à tout prix.

« *La sieste, comme le sommeil, nous parle du temps, de notre rapport au temps, dans un monde qui s'est donné pour règle de nous le voler. Faire la sieste, c'est reprendre un peu possession de soi, pour se construire et se reconstruire, vivre en meilleure santé, avoir l'esprit plus vif, plus inventif et forcément plus libre. Le sommeil est plus largement un enjeu de société démocratique. Il faut dormir pour espérer penser.* » ■



Brice FARAUD, *Sauvés par la sieste. Petits sommes et grandes victoires sur la dette de sommeil.* Actes Sud, 2019. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.

*Au-delà
du corps*



CONSEILS D'AMIE

Chrystelle Charlier a été prof, puis a tout lâché pour un métier dans la communication et la tenue du blog *Imparfaites* destiné, comme son nom l'indique, à décomplexer les femmes. Sur base de son expérience, elle s'adresse ici à ses consœurs en déconstruisant avec humour et légèreté

les mythes sur le physique, la maternité, l'héritage familial, l'amour... Et en finissant par leur proposer de changer de vie. Chaque chapitre se termine par un « à vous de jouer » invitant à se prendre en main. (F.A.)

Chrystelle CHARLIER, *La solitaire solution du lâcher-prise.* Bruxelles, Racine, 2019. Prix : 19,95€. Via *L'appel* : -5% = 18,96€.

Jean BAUWIN

Félix Radu joue avec les mots

« **QUITTE À ÊTRE
INCONSOLABLE,
AUTANT CONSOLER LES AUTRES** »

Ce jeune comédien namurois de 23 ans, auteur et acteur, triomphe en ce moment avec *Les mots s'improsent*, un seul en scène intelligent et drôle, parsemé de jeux de mots. « Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années... », aurait pu dire de lui le poète.

Sur les planches, Félix Radu hypnotise. Il jongle avec les mots comme un virtuose. La raison dérape, la vie s'empoétise, et puis les rires fusent quand « *les mots s'improsent* ». Depuis trois ans, il remplit les salles avec son premier spectacle. Mais il ne fait pas que soigner la forme et enchaîner les calembours, il propose aussi du fond. Il parle d'amour, de poésie, de la solitude, de tous ces grands sujets qui traversent l'existence de chacun. Il n'est pas de ceux qui veulent éteindre le spectateur et mettre ses neurones en veille, il ambitionne au contraire de le réveiller, de lui apporter ce petit quelque chose qui va ranimer sa flamme. Qu'en sortant du théâtre, il ait envie de « bouffer » le monde, de dire « je t'aime » à la première personne qu'il croisera.

Félix Radu est un grand romantique. Musset a d'ailleurs nourri sa sensibilité. « *Je l'ai lu au bon moment. J'étais amoureux et j'ai trouvé chez lui comme un écho à ce que je vivais. Il est le poète qui a le mieux parlé d'amour. Tous les jeunes de vingt ans devraient recevoir du Musset par la poste.* » Pareil pour Victor Hugo ou Edmond Rostand. « *Ils ont su faire de leur mal d'exister quelque chose de très coloré, d'intelligent, d'humble et de généreux. J'espère faire comme eux, pour que ceux qui m'écoutent s'y reconnaissent eux aussi. Un livre, c'est une main que l'on tend à travers le temps pour que l'autre se sente moins seul.* »

SES AILES DE GÉANT

À l'adolescence, le jeune Félix se sent l'âme d'un artiste et s'essaie au dessin, avant de comprendre rapidement qu'il n'est pas doué. À l'IATA, une école namuroise qui accompagne les jeunes dans leurs démarches artistiques, il s'inscrit en art de la parole. Là, il sera dans son élément. Pour la première fois, ses faiblesses deviennent des forces. Il se sent comme l'albatros de Baudelaire. Ses ailes de géant qui l'encombrent et l'empêchent de marcher, deviennent ses meilleurs atouts. « *J'ai l'impression de prendre mon envol quand je suis sur scène ou que je saisis mon stylo. Tous mes défauts dans la vie réelle : être ultrasensible, bavard ou susceptible, deviennent des qualités. Je fais un piètre être humain, mais j'espère faire un bon auteur et un bon acteur.* »

Fort de ses maladresses donc, il réussit avec succès le concours d'admission dans la classe libre du Cours Florent. Cette classe prestigieuse, réservée à une vingtaine d'étudiants triés sur le volet, lui permet d'avoir accès gratuitement aux cours de cette école parisienne de renom. « *À nous deux maintenant !* », aurait-il pu s'écrier, comme le Rastignac de Balzac. Il s'installe à Paris, affamé de découvertes, gourmand de tout découvrir, dans une certaine frénésie : « *Je voulais brûler et être brûlé.* » Cela tombe bien, les Français ont une tendresse particulière pour ces Belges qui ont une vraie patte et une authentique sensibilité. « *Et puis, en France, on est un peu expatrié*, explique-t-il. *On ne se comporte pas de la même façon que quand on est chez soi, on se tient mieux. On a envie d'impressionner le grand frère. Cela nous tire vers le haut.* » Mais le Namurois n'oublie jamais ses racines et voudrait ramener en France un peu des couleurs grises de son ciel natal et des bouts de sa citadelle.

PEURS SUR LA VIE

Les mots s'improsent est son premier seul en scène. Depuis qu'il a quatorze ans, il écrit des sketches basés sur des jeux de mots. Cela lui vient naturellement. Il passe avec succès des concours d'humour et on l'incite à en imaginer d'autres,

puis à en faire un spectacle. En 2016, il obtient le prix de l'humour de la Fondation Raymond Devos. « *Au fond, j'ai fait ce spectacle parce qu'on me l'a demandé et j'ai kiffé cela. Mais ma passion, c'est l'écriture, le théâtre, la scène.* » D'ailleurs, avec Julien Alluette, un homme de théâtre, il revoit la mise en scène de son spectacle. Il se recentre autour d'un axe théâtral et met en évidence ce qui fait sa singularité et sa poésie. L'ensemble y gagne en force, en drôlerie et en émotion. En intelligence aussi.

Il y parle du temps qui passe, implacable, incontrôlable. « *J'ai peur de vieillir. Pour l'instant, je suis encore jeune, et je peux courir avec le temps, et même parfois le dépasser. Mais quand on vieillit, le temps nous largue. Les autres continuent de courir, et un jour, on a du mal à se lever du canapé, c'est terrible.* » La mort l'angoissait beaucoup quand il était plus jeune. Il était très en colère quand elle lui prenait les gens qu'il aimait. C'était une injustice intolérable. Aujourd'hui, il est un peu plus apaisé. « *Le véritable visage de la mort, c'est l'oubli. Quand on ne prononce plus votre nom. J'espère frapper de toutes mes forces pour créer des textes, des choses dont les gens se souviendront quand je serai mort.* »

« J'accuse la mort de faux et d'usage de faux. »

DE L'AUTRE CÔTÉ DU RIDEAU

Félix Radu confesse aussi son incapacité à se satisfaire du monde, cela lui fait comme un trou béant dans la poitrine. C'est injuste qu'il y ait des enfants qui souffrent, que des gens meurent de faim, que le ciel se taise quand on crie vers lui. « *Je suis un peu comme Camus. Je crois qu'il vaut mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui, vu tout ce qui se passe.* » Alors, puisqu'il n'y a pas de réponse, chacun se débrouille comme il le peut pour donner du sens. « *C'est pourquoi on a tant besoin de spiritualité, de religion parfois, et de se rassembler toujours.* » Chacun a sa façon personnelle de combler ce manque.

Pour ce jeune acteur, c'est faire du théâtre. « *Comblé le trou des autres, passer de l'autre côté du rideau, en voir les ficelles et créer du beau, de l'idéal pour remettre de l'harmonie dans ce foutu désordre. Comme le magicien qui apprend un nouveau tour qui perd toute la magie pour lui, mais la recrée pour les autres. Au théâtre, on renonce à être bien pour que les autres le soient, on perd l'espoir en l'amour pour que le spectateur, lui, croie à l'amour. Quitte à être inconsolable, autant consoler les autres.* »

Alors, inlassablement, il parcourt les routes de Belgique et de France. À Avignon, depuis deux ans, il remplit ses salles durant tout le festival. Le succès lui sourit au point que le spectacle tournera encore durant trois saisons. Mais d'autres projets l'appellent. Il vient d'intégrer l'équipe des *Enfants de chœur* sur Vivacité. Il travaille aussi avec Arthur Jugnot sur Sud Radio en France. On peut le voir au cinéma dans *La vérité si je mens 4*. Et puis, il y a cette pièce de théâtre qu'il vient d'écrire et qu'il espère faire monter d'ici peu à Paris. Il y parle d'amour, histoire de se confronter à ses maîtres, Musset et Hugo, en reprenant leurs propres armes. ■

Les mots s'improsent, le 09/11 à 20h, Abattoirs de Bomel, traverse des Muses 18, 5000 Namur. ☎081.22.53.49. Autres dates et actualités sur www.felixradu.com

Une information de proximité essentielle

LES TV LOCALES FACE À LEUR AVENIR

Jacques BRIARD

«

L'avenir n'est pas tout rose, mais ça va. » Cette déclaration de Philippe Miest, le directeur général de RTC Télé Liège, dans l'édition du 13 septembre dernier de *L'avenir*, est à l'aune de l'état d'humeur des télévisions locales belges. Confrontées à de nouveaux défis, elles doivent en effet préparer leur futur. Si leurs audiences sont globalement bonnes, entre treize et dix-huit pourcents de parts de marché, le quotidien régional révélait que, sur les douze antennes (onze en Wallonie, une à Bruxelles), cinq connaissent un déficit plus ou moins important. TV Lux, qui couvre toute la province du Luxembourg, soit un quart du territoire francophone, est par exemple dans le rouge depuis plusieurs années. Tout comme Télé-Sambre (région de Charleroi), suite à d'importants investissements, ou Antenne Centre (Hainaut Centre), dont le directeur, Patrick Haumont, vient de démissionner.

Les télévisions locales reçoivent sept millions six cent mille euros de subsides de la Fédération Wallonie-Bruxelles (contre dix millions pour la presse écrite et

deux cent soixante millions pour la RTBF). Elles sont également aidées, à des niveaux variables, par les provinces et les communes. Ainsi, en 2016, les antennes hennuyères ont été soutenues par les communes qu'elles couvrent. Toutefois, ces différents subsides et bénéfices de taxes et d'aides à l'emploi ne suffisent pas à équilibrer leurs budgets. D'où la recherche de ressources publicitaires qui ne soient plus seulement locales. Ces télévisions avaient donc fait appel à la régie Transfer, avant que celle-ci mette fin au contrat suite à un changement dans sa direction et à l'arrivée de TF1 dans son portefeuille.

PLAN EN QUATRE POINTS

C'est pourquoi, dans un memorandum publié avant les dernières élections, la Fédération des Télévisions Locales (FTL) avance un plan d'action en quatre points : amplifier toutes les audiences, plus seulement celles en télévision ; activer une identité commune de ces médias locaux ; trouver un modèle économique plus rentable par des synergies

concernant les services et directions ; et finaliser avec les journalistes et les citoyens le projet de mise à disposition d'archives indexées et exploitables lancé en 2010 « *Ce texte est né du Livre blanc paru en juin 2016 en réponse à la demande d'un plan de restructuration de trois ans faite par le ministre Marcourt, alors en charge de la politique des médias* », rappelle Alain Mager, administrateur délégué de Vedia, ex-Télévesdre (Verviers), et président de cette Fédération depuis 2016.

Il précise : « *Entre ces télévisions, sur base d'une charte et de critères objectifs, une paix financière est intervenue pour répartir les subsides de fonctionnement attribués par la FWB. À condition que soit assuré un minimum de quarante-deux semaines de diffusion par an, nombre qui atteint parfois quarante-neuf ou même cinquante-deux. Car ces télévisions se veulent des médias locaux à part entière fournissant des informations de proximité crédibles et en temps réels, concernant les diverses actualités régionales, y compris pour la culture, l'éducation permanente et les sports.* »

UNE VALEUR FORTE

Les télévisions locales doivent en outre faire face à la transition numérique, au développement des réseaux sociaux, à l'incessante diffusion des vidéos et même aux fake news. « *Elles s'appuient à présent sur trois supports*, explique Alain Mager. *D'une part, leurs journaux télévisés de 18h, désormais précédés, entre 17h et 18h, de Vivre Ici, une compilation des sujets de différents J.T. locaux. Auxquels s'ajoute la reprise des journaux radio régionaux de la RTBF. D'autre part, les indispensables sites*

Médias
&
Immédi@ts

INVESTIGATION, TOUTE

La RTBF annonce la fin prochaine des magazines d'actualité qui ont fait sa renommée : *Devoir d'enquête* et *Questions à la une*. L'ensemble du personnel attaché à ces magazines sera regroupé dans une « cellule investigation » qui aura désormais pour tâche de mener des enquêtes d'investigation approfondies et originales, dont les productions seront destinées à être proposées sur l'ensemble des plateformes de la RTBF. La journaliste Justine Katz a été nommée chef de ce projet.

OÙ EST LE CIMETIÈRE ?

Cet outil rend plus simple une petite visite à ses chers disparus : cette page web recense tous les cimetières de Wallonie par province (et non par diocèse) mais, pour le diocèse de Liège uniquement, affiche aussi leurs liens avec chaque paroisse. La recherche peut se faire par province, ou à l'aide d'une carte, impressionnante, où apparaissent tous les cimetières et leur adresse précise. En cette période de Toussaint, de quoi redonner un peu vie à ces lieux de mémoire ?

☞ <https://blog.egliseinfo.be/fetes/fetes-liturgiques/toussaint/carte-des-cimetieres/>



Malgré leurs années d'expérience, le nombre de leurs journalistes et leurs bonnes audiences, les télévisions régionales sont confrontées à de nouveaux défis. Et certaines connaissent de grandes difficultés financières.

ALAIN MAGER.

Alors que tout le secteur de la télévision classique est en crise, le président de la Fédération des Télévisions locales estime que celles-ci ne manquent pas d'atouts.

web. Et enfin, leur présence sur les réseaux sociaux. »

Contrairement aux autres médias, audiovisuels ou papier, leur audience n'est pas mesurée par le Centre d'informations sur les médias (CIM). « Selon un sondage fait en mai dernier auprès de cinq mille personnes, chacune de ces douze TV locales constitue une valeur forte dans sa zone de couverture qui est plus ou moins grande, commente le président de la FTL qui se veut résolument optimiste. Il n'y a plus de maillon faible. Quelque six cent mille personnes les regardent chaque jour. Et ce ne sont pas que des gens âgés ou des couchetard, puisque près de la moitié des téléspectateurs ont moins de cinquante ans et que la meilleure tranche horaire est celle de l'information, entre 18h et 20h. Quant à la fréquentation du site web, elle s'élève à présent à 1,1 million d'internautes, contre 1,3 million pour la RTBF et 1,2 million pour RTL. »

Les réseaux sociaux ne sont pas en reste : plus de soixante-cinq mille personnes regardent les programmes de ces antennes sur Twitter, vingt-deux mille sur Instagram et trois cent septante-huit mille sur Facebook.

ÉCONOMIES D'ÉCHELLE

« Alors que le Livre blanc donnait une cartographie précise des ressources humaines, des gestions, des équipements techniques, de l'usage du numérique, les TV locales continuent leurs consolidations propres et entre elles. Tout en développant les synergies avec la RTBF et en assurant la multidiffusion avec Proximus ou celle - encore à réaliser - avec VOO », poursuit Alain Mager.

Qui ne va pas jusqu'à penser à la réduction du nombre de ces médias régionaux ou à la constitution d'une plate-forme, comme certains l'ont avancé sur base de ce qui se fait en Flandre, en France et au

Canada. « D'où, relève-t-il, la création au sein de la Fédération d'un groupement des employeurs avec la prise en compte des différents besoins, d'économies d'échelles, à travers une centrale d'achats et des emplois partagés. »

D'un autre côté, les télévisions régionales estiment légitime de bénéficier d'efforts publics semblables aux autres médias qui ne sont pas soumis à des obligations et contrôles identiques. Elles demandent même d'obtenir des suppléments pour leur transition digitale et le travail de numérisation des archives.

Le récent mémorandum observe que « le réseau des douze télévisions locales et leur Fédération sont également des acteurs économiques qui devraient bénéficier du soutien structurel des régions ». Et cela pour accompagner celles-ci dans certaines de leurs missions concernant notamment l'environnement et la transition énergétique. ■



BEL CANTO CHEZ SOI

Dix opéras depuis les plus grandes scènes d'Europe, interprétés par les meilleurs chanteurs, avec sous-titres et possibilité de replay : Arte propose à ses spectateurs ce délassément culturel alléchant d'ici juin. Avec le 15/11 *María de Buenos Aires*, de Astor Piazzolla (Opéra national du Rhin, Strasbourg) et le 29 *Aus Licht* de Stockhausen (Natio-

nale Opera, Amsterdam). Le 01/12 *La Traviata* de Verdi (Teatro Real, Madrid) et, le 19/1 en live, son *Falstaff* (Opéra de Hambourg). Aussi en live, *Fidelio* de Beethoven (01/02 depuis l'Opéra de Vienne) et le 04/03 *Dalibor*, de Smetana (Národní divadlo, Prague).

Ensuite : avril *Le Journal d'un disparu* (Leoš Janáček, Arnel Opera Festival, Budapest) ; mai *Don Carlo* (Verdi, Semperoper, Dresde) ; juin *Alceste* (Gluck, Opéra de Bavière). □ arte.tv/opera

CULTURE MAG

Bonne nouvelle : La Trois propose chaque semaine un magazine d'actualité des arts de la scène en Belgique. Traitant les arts vivants (théâtre, stand up, danse, opéra, cirque, slam...), il est présenté par la comédienne Sophie Delacollette. Mauvaise nouvelle : une heure tardive de diffusion. À regarder sur Auvio...

Kiosk, La Trois, chaque vendredi, 23h10.



© Gabriel RENARD

En 1946, des milliers d'Italiens ont été vendus à la Belgique contre du charbon. Un spectacle puissant et à la scénographie soignée retrace cette odyssee dont ni la Belgique ni l'Italie ne peuvent s'enorgueillir.

LE PRIX D'UN HOMME.
Deux cents kilos de charbon par jour.

femmes quand elles rentrent du travail. Nos dirigeants ont trop ouvert l'entrée des frontières et surtout, ils n'ont pas pu sélectionner qui entre dans le pays pour travailler et qui, plutôt, pense vivre de petits trafics ou d'activités criminelles.»

RIEN N'A CHANGÉ

Ce message nauséabond lu pendant le spectacle n'a pas été posté sur un réseau social en 2019, il provient d'un compte rendu de l'Office de l'immigration du Congrès américain publié en 1912. Les hommes dont il parle, ce sont les immigrants italiens.

Les fils de Hasard, Espérance et Bonne Fortune n'est pas qu'un spectacle engagé, c'est aussi du beau théâtre, avec une mise en scène rythmée, une scénographie surprenante et magnifique imaginée par Francis d'Ostuni. Les spectateurs sont répartis de part et d'autre d'une voie ferrée. Ces rails évoquent le chemin de fer qui a amené les ouvriers en Belgique, mais aussi les voies qui convoient les wagonnets dans les mines. Ce chemin, qui devait

les mener vers une vie meilleure, les conduit au fond d'un trou rempli de rats, de gaz et de cette poussière qui ronge les poumons.

Les tableaux se succèdent : la signature des accords, le départ du pays, l'arrivée en Belgique, la vie dans et hors de la mine... La magie des lumières et du son transforme l'espace scénique au gré des besoins : en salle des fêtes pour célébrer un mariage, ou en mémorial pour rendre hommage aux victimes de la catastrophe de Marcinelle, au Bois du Cazier, en 1956. Les techniques de vidéo mapping permettent aussi un jeu d'images et d'enchaîner des atmosphères très différentes. Les contrastes entre les tableaux font passer les spectateurs par toute la palette des émotions.

REFLET DE LA DIVERSITÉ

Sur scène, une vingtaine de comédiens de toutes générations, amateurs et professionnels, se partagent les rôles et la narration. Beaucoup sont d'origine italienne, mais pas seulement, d'autres sont afghans, mauriciens, portugais ou

yougoslaves. Le spectacle était très masculin à sa première création en 1996. Martine de Michele a voulu le revisiter en y intégrant aussi des chansons traditionnelles portées par des femmes. Elles font comme un écho au récit des hommes et en prolongent l'émotion. La metteuse en scène est également allée réinterroger les survivants de l'époque. Elle n'a pas retrouvé chez eux la même joie que vingt ans auparavant. Si c'était à refaire, pas sûr qu'ils quitteraient leur pays.

Bien sûr, ils y souffraient de la misère, mais ils ont beaucoup souffert en Belgique aussi. Bien sûr, ils sont fiers et heureux de voir leurs enfants intégrés, mais eux, on les a bernés, on les a trahis. Ils forment une génération sacrifiée au profit du capitalisme triomphant. Vendus contre du charbon, ils ont bousillé leur santé pour faire un travail qu'aucun Belge ne voulait faire. Cette histoire, il ne faut pas cesser de la raconter, parce que hélas, elle ne cesse de se répéter. ■

Les fils de Hasard, Espérance et Bonne Fortune, de Martine de Michele, du 05 au 23/11 au Manège Fonck, rue Ransonnet 2, 4020 Liège.
www.lesfilsdehasard.com



FOI AVEUGLE

Camille (Céleste Brunquell, exceptionnelle) est une ado bien dans sa peau, équilibrée et enthousiaste qui se rêve artiste de cirque. Aînée de quatre enfants, elle vit tout ce qu'elle entreprend avec passion, jusqu'à ce que sa mère, fragile psychologiquement, rejoigne la communauté du Saint-Esprit. La famille s'y investit et tente de mettre en pratique

les valeurs de partage et de solidarité, sous la houlette d'un prêtre charismatique (Jean-Pierre Darroussin). Mais les signes d'un fonctionnement sectaire apparaissent bientôt et le combat de Camille sera de protéger ses frères et sœurs, ainsi que ses parents, contre les manipulations dont ils sont victimes. (J.B.)

Les éblouis, un film de Sarah Suco, en salles dès le 20/11

PLAIDOYER

On aime ou pas Caroline Fourest, mais on ne peut contester l'intérêt de ce film sur des femmes combattantes kurdes que viennent rejoindre deux jeunes Françaises. Elles y croiseront Zara, rescapée Yézidie, inspirée par Nadia Murad, Prix Nobel de la Paix 2018. Toutes incarnent la lutte des femmes, premières victimes des conflits.

Sœurs d'armes, sortie prochaine.

Des bras contre du charbon

LES FILS DE LA MINE

Jean BAUWIN



Hasard, Espérance et Bonne Fortune sont des charbonnages de la région liégeoise. Leurs noms semblent bien ironiques, quand on connaît les conditions de travail atroces imposées aux mineurs. En 1996, à l'occasion du 50^e anniversaire des accords de migration passés entre les États belge et italien, le metteur en scène Francis d'Ostuni avait créé sur le sujet un spectacle qui allait marquer les esprits. Cet accord stipulait que « *pour tous les travailleurs italiens qui descendront dans les mines en Belgique, deux cents kilos de charbon par jour et par homme seront livrés à l'Italie* ».

À ces hommes qui vivaient dans la misère, on avait promis l'Amérique : un travail peu pénible, bien payé, un logement, etc. Quand ils sont arrivés, on les a parqués dans des baraquements qui avaient servi de prison pendant la guerre. Plusieurs familles se partageaient un même logement divisé par de simples cloisons en bois. Pas de toilettes, et au sol, de la terre battue qui se transformait en poussière ou en boue selon les saisons. Ils sont descendus

dans la mine, creusant parfois dans des galeries qui ne dépassaient pas trente-huit centimètres, la hauteur de leur lampe. Ils devaient choisir le matin d'y entrer sur le ventre ou sur le dos, sans possibilité de se retourner.

EN PRISE SUR LE PRÉSENT

Vingt ans plus tard, Martine de Michele reprend le spectacle de Francis d'Ostuni, auquel elle avait participé comme comédienne, et l'actualise. Le pari était risqué, il est amplement réussi. Autrefois, quatre anciens mineurs étaient sur scène pour livrer leur témoignage. Aujourd'hui, trois d'entre eux sont morts. C'est donc la génération suivante qui reprend le flambeau et porte leur parole. *Les fils de Hasard, Espérance et Bonne Fortune* est ainsi créé en 2016 et compte déjà plus de septante représentations. Chaque année, il tient l'affiche pendant trois semaines à la Caserne Fonck à Liège. « *Cette histoire reste vive et vivante*, commente Martine de Michele, *on n'est pas dans la nostalgie. Il faut comprendre d'où l'on vient, pourquoi tant de gens aujourd'hui en-*

core quittent leur pays pour trouver une vie meilleure. »

Autour du spectacle, des activités sont organisées pour actualiser le propos, comme cette gigantesque installation de Pierre Clément, Claire Renard et Loïc Gillet : une colonne de valises posées sur un canot pneumatique. La référence est claire. « *Il ne s'agit pas d'opposer différents types de migrations, car on est tous dans le même bateau.* » Le manège Fonck est complètement investi par des expos, mais aussi par un autre spectacle de l'artiste, *Montenero*, où elle donne la parole aux femmes italiennes qui ont vécu, elles aussi, la migration suite aux accords de 1946. Les mercredis après le spectacle, des rencontres avec le sociologue Marco Martiniello et la metteuse en scène sont prévues afin de comprendre les mécanismes qui sous-tendent les phénomènes migratoires actuels.

« *Généralement, ils sont de petite taille et ont la peau foncée. Beaucoup d'entre eux puent. Ils construisent des baraques en périphérie. On dit qu'ils sont voleurs et violents. Ils violent les*

Toiles
&
Planches

LA CHAMANE

En 2014, Claire Barré découvre qu'elle détient des dons chamaniques, et le raconte dans un livre. En 2018, la réalisatrice Fabienne Berthaud adapte cette histoire. Une preneuse de son de cinéma, jouée par Cécile de France, y décide de s'immerger corps et âme dans cette démarche spirituelle qu'elle n'a pas choisie, alors qu'on la prend pour folle. Tourné comme un documentaire, le film fort révèle un nouveau visage de l'actrice namuroise.

Un monde plus grand, en salles le 30/10.

RESTES DE MÉMOIRE

Quand un romancier belge cachant un regard sombre sur le monde sous une désinvolture ironique et caustique, Thomas Gunzig, rencontre l'une des danseuses et chorégraphes belges parmi les plus talentueuses, Michèle Anne De Mey, cela donne *River*. Un spectacle fait de danses, de musiques, de vidéo et de jonglerie, sans oublier le chien Zaza, qui interroge la mémoire et le passé, les souvenirs et les rêves.

River, du 12 au 23/11, Théâtre des Martyrs, place des Martyrs 22, 1000 Bruxelles. ☎02.223.32.08
theatre-martyrs.be/

Le sens et le son des mots

LES ENFANTS CONNAISSENT LA CHANSON

Michel PAQUOT

Primordiale, mais longtemps délaissée, la chanson pour jeune public est pourtant brillamment représentée en Belgique francophone. Et l'ouverture de La Maison qui chante, à Ixelles, lui a donné du tonus.

Sur scène, une tente, un parasol, du linge qui sèche sur un fil, une table pliante. Tout autour, divers instruments de musique. Deux femmes et un homme débouchent des coulisses et entonnent « Ah ! Ah ! Petit monstre », qui ravit les enfants de cinq à huit ans sagement alignés dans les gradins. Suivent les histoires chantées d'un loup prétendument végétarien, de Georges l'invisible ou de Riki et Bruno. Sans oublier les ingrédients d'une recette vraiment particulière. Dans ce décor évocateur et très coloré, mêlant humour et tendresse, les triplés de La Famille Handeldron, soit Cécile Delberghe, Léa Le Foll et Gaël Soudron, tout à la fois acteurs, chanteurs et musiciens, théâtraliment leur concert-spectacle avec malice et énergie.

« On a imaginé l'histoire d'une famille qui voyage à partir de nos souvenirs personnels, explique Cécile Delberghe. C'est comme un grand zapping composé de mini-histoires où différents thèmes sont abordés. Par exemple, la question du genre : c'est quoi un garçon ? Une fille ? À quoi doit-on jouer dans la cour ? Ou l'histoire d'un robot qui prend le pouvoir à la maison, métaphore du téléphone. Il faut que ça

parle aux enfants, mais sans essayer d'être pédagogique. Et on veut que cela reste avant tout théâtral. »

LA MAISON QUI CHANTE

Pour peaufiner leur premier spectacle, le trio et la metteuse en scène, Laetitia Salsano, ont été en résidence à La Maison qui chante installée depuis deux ans dans les anciens locaux du Nouveau Théâtre de Bruxelles d'Henri Ronse à Ixelles. « On s'attache à développer de nouvelles formes qui incluent la chanson, explique Olivier Battesti, l'un de ses responsables et cofondateur de Mamemo en 1979. Aux artistes en résidence, on réclame de l'authenticité. Il faut que ce soit une vraie démarche jeune public. Un mode artistique développé en direction des enfants et de leurs parents, sans être un prétexte. »

« Il manquait un lieu où les artistes peuvent prendre le temps de travailler sur un plateau, dans des conditions professionnelles, confirme Thomas Prédour, son conseiller artistique, créateur et acteur d'une Conférence gesticulée sur la question du choix.

Contrairement au théâtre, où les compagnies peuvent être subventionnées, il n'y a pas d'argent en chanson jeune public. Les gens ne sont aidés qu'au projet. Les cinq ou dix mille euros qu'ils reçoivent sont plutôt des défraitements. Ils ont donc une autre activité artistique et répètent quand ils le peuvent. Un chemin reste à faire pour que ce secteur connaisse une vraie reconnaissance. Nous sommes un catalyseur, et nous voudrions devenir coproducteurs, comme l'est la Ferme du Biéreau à Louvain-la-Neuve. »

VITRINE SALVATRICE

D'où l'importance de la *Vitrine Chanson Musique Jeune Public* qui, après des années de nomadisme, a trouvé refuge conjointement dans la Maison qui chante et à La Montagne magique, espace culturel du centre de Bruxelles dédié aux enfants, tous genres confondus. Les concerts/spectacles qui y sont présentés – neuf cette année – ont dû franchir le filtre d'un jury dépendant de la Communauté française. Leur sélection constitue un sésame pour leur diffusion dans le circuit scolaire francophone, dans le cadre du programme « Chanson et Musique à l'école ». Les

Portées & Accroches

SURRÉALISME BRUXELLOIS

Célèbre pour ses logogrammes, Christian Dotremont est le fondateur du mouvement artistique CoBra. Son parcours débute à la veille de la Seconde Guerre à Bruxelles, parmi les surréalistes. À la fois proche et critique vis-à-vis d'eux, il finira par quitter le mouvement. Grâce à une donation, cette exposition retrace l'histoire peu connue de cette époque à travers les œuvres de Dotremont et d'autres surréalistes ainsi que des films, revues et photos.

Dotremont et les surréalistes, 26/11-09/02/2020, musée BELvue, place des Palais 7, 1000 Bruxelles www.belvue.be/fr/expoDotremont

AU CAF'THEA

Pour la 4^e année, le festival BXL sur scènes anime les petites planches de la capitale pendant tout le mois de novembre, des salles de cafés théâtres aux cabarets si petits qu'on en ignore l'existence. Treize lieux accueillent toutes les formes de spectacles : théâtre, chanson, stand-up, classique, jazz, magie, humour ou impro. Bruno Brel, Marka, Coline Malice, Mélanie Isaac, Céline Lory sont notamment de la partie.

Bruxelles sur scènes, 01-30/11. Pass pour tous les spectacles : 20€. visit.brussels/fr/article/cafe-theatres-tickets



© Famille Handeldron

LA FAMILLE HANDELDRON. Ils théâtraliment leur concert-spectacle avec malice et énergie.

artistes recalés doivent, eux, se contenter de la reconnaissance tout public qui ne leur ouvre les portes que des centres culturels.

« La chanson à l'école, c'est fondamental, et pour l'artiste et pour les écoles. Sans cela, la création ne pourrait pas se développer. C'est une démarche démocratique essentielle », estime le Liégeois André Borbé, ancien instituteur en maternelle et auteur d'une douzaine de spectacles et CD, du *Secret de Cécile* (1993) à *Zinzin* (2018). Pas de théâtre, chez lui. Il est seul sur scène ou entouré de deux musiciens. « Tous les thèmes sont intéressants à aborder, mais la manière est différente. Il ne faut être ni simpliste ni bêtifiant. Les mots doivent être évocateurs et poétiques, le vocabulaire doit être riche. Je vais chercher les enfants par des termes qui sont proches de leur vocabulaire et de leur quotidien. J'en emploie aussi qu'ils ne comprennent pas, car on a aussi une mission de pédagogie. »

Il travaille aussi beaucoup les rimes qui confèrent un rythme singulier à ses chansons. « Elles font à la fois le sens et le son. C'est la musique des mots, et aussi un moyen mnémotechnique

très fort, cela permet aux enfants de mémoriser les paroles. Les rimes me permettent également de jouer avec les mots. Les enfants sont friands de jeux de mots, ils les comprennent très bien. Et ils sont ouverts à toutes les musiques. Ce qui me chagrine, c'est de voir que la chanson jeune public les touche moins après huit ans. Ils sont alors demandeurs de la même musique que leurs parents ou leur grande sœur ou grand frère. Or je crois qu'on a un langage différent pour s'adresser à eux. »

L'ALCHIMIE ICI BABA

Les Déménageurs et leur hippopotame « qui marche comme ça », Griboujazz et leurs drôles d'instruments pour initier les plus jeunes au jazz ou la Matina qui, dans *Tiens ?*, rappelle que chaque promenade est une aventure, sont quelques-unes des compagnies les plus en vue aujourd'hui. Tout comme *Ici Baba*. Samir Barras, auteur-compositeur-interprète présent depuis trente ans sur la scène musicale pour adultes, travaille avec la musicienne Catherine De Biasio qu'il s'amuse à taquiner sur scène – à la grande joie des jeunes spectateurs qui ne sont pas les derniers à l'interpeler. *Les yeux ouverts*, leur

enthousiasmant nouveau spectacle qui, comme les précédents, a donné lieu à un CD, propose de respirer quand la colère est trop forte et invite à reconnaître le cri d'un animal. Ou encourage à se fâcher « comme un manchot » dont le glacier est fondu ou « comme un gorille » dont on a rasé la forêt. Au son de rythmes variés, le chanteur donne vie à ses textes, fait reprendre en chœur des mots, voire des phrases entières.

« Ce doit être dynamique, à la fois dans le spectacle et à l'intérieur des chansons, car maintenir l'attention sur cinquante minutes n'est pas évident, commente-t-il. Ma seule contrainte est celle du vocabulaire. Il faut qu'il soit simple, tout en amenant les enfants un peu plus loin. L'important est qu'ils comprennent le sens. Sur les deux derniers spectacles, je me suis donné un thème. Le précédent, c'était la forêt. Ici, ce sont les émotions et sensations. Un thème stimule ma créativité, me donne des idées, une ambiance s'en dégage. » ■

La Famille Handeldron, CD 15 titres, La Ferme ! Production, 2019.

Ici Baba, Les yeux ouverts, CD 16 titres, Production Stakhanova, 2019.



PAS SI MOYEN QUE ÇA

Avec une affiche digne de *Game of Thrones*, on ne s'y trompe pas : on entend ici dépoussiérer les images du Moyen Âge. « L'objectif est de réfuter ou de rectifier certains clichés et de démontrer qu'il ne s'agit pas d'une période d'immobilisme, mais d'une ère marquée au contraire par le dynamisme et le changement. » Le haut Moyen Âge a été une période exaltante

durant laquelle ont été jetées les bases de l'Europe d'aujourd'hui. À la rencontre des Avars, Francs, Mérovingiens, Byzantins, Égyptiens et Vikings, l'exposition démontre que les thèmes phares de l'époque sont toujours d'une actualité brûlante : identité, migration, guerre, savoir et foi...

Crossroads, Voyage à travers le Moyen Âge, → 29/03, Musée Art & Histoire, Parc du Cinquantenaire, Bruxelles. Ma-ve 10-17h, w-e 10-18h. www.artandhistory.museum/fr/exhibitions/crossroads

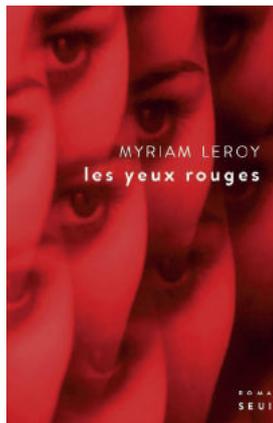
SERVAIS PAR-DELÀ

Amoureux de l'Ardenne (*L'appel* 10/2019), le dessinateur Jean-Claude Servais l'est aussi de la femme. Autour de ces pôles tourne tout son univers. À travers une scénographie immersive et plus de cent planches originales, cette expo plonge le visiteur au cœur du monde de l'artiste.

Au-delà du trait, musée En Picconrue, Bastogne. Ma-di 10-18h. ☎061.55.00.55 www.picconrue.be

Le cyberharcèlement décrypté dans un roman

UNE LONGUE DESCENTE AUX ENFERS



Une chroniqueuse radio harcelée sur les réseaux sociaux finit par s'interroger sur sa propre culpabilité. *Les yeux rouges* est un excellent roman en prise avec l'époque d'aujourd'hui.

Chantal BERHIN

Tout commence via Facebook. Une journaliste radio reçoit un message d'un homme qui apprécie ses chroniques et souhaite entrer en contact avec elle pour une interview. Il s'appelle Denis et anime notamment une page sur le web, *Denis la Menace*. Déjà, les voyants peuvent s'allumer. En fait, peut-être pas : employé dans une société commerciale où il s'ennuie, marié et père « d'un fiston de sept ans », il prétend avoir besoin d'une « activité épistolaire qui reconnecte ses putains de circuits ». Bien qu'il se dise pudique, il se confie de plus en plus à celle qu'il considère comme une icône, multipliant les émojis et autres LOL ou MDR. Toute sa vie y passe : son goût pour le chocolat et pour le cinéma, le prénom de son fils, ses « casseroles » de jeunesse, mais aussi ses opinions sexistes et suprémacistes.

Au fil des échanges, que la journaliste n'alimente que rarement et prudemment, l'homme se révèle être un « *salaud en underground* ». Il va jusqu'à

lui donner des indications sur les lieux qu'il fréquente pour provoquer une rencontre. La journaliste ne réagit pas. Un jour, ils se croisent par hasard dans la « vraie vie », lors d'un événement culturel.

DANS LA BOUE

Face à l'évolution des avis publiés par Denis sur les réseaux sociaux, et surtout aux commentaires de plus en plus scabreux de ses followers, amplifiés par le jeu des tweets, retweets et likes, elle se décide à le retirer de la liste de ses contacts. Vexé, il réagit par des photomontages vulgaires, des propos insultants, des insinuations à caractère sexuel et des incitations à la haine. Il fait d'elle sa tête de Turc, la traîne dans la boue, ainsi que son compagnon, musicien à la carrière montante. L'entourage de la narratrice en vient à douter de son innocence et à la regarder comme une allumeuse.

Denis lui a souvent répété qu'en tant que célébrité, il est normal qu'elle soit

exposée plus qu'une autre à la vindicte populaire. D'autant plus qu'elle se montre elle-même moqueuse et ironique dans ses chroniques. Des proches la persuadent que « *ces gens n'existaient que par la visibilité que nous leur donnons* » et que, « *au fond, c'était nous, les médias, qui les avions créés* ». Les enquêtes de cybercriminalité révèlent des données qui brouillent les pistes quant au coupable. Finalement, qui harcèle qui ?

LE PIED DANS LA PORTE

La descente aux enfers de la journaliste prend des allures de soupçon, de déni de l'entourage, de culpabilité personnelle, et même d'une maladie à caractère psychosomatique : ses yeux deviennent rouges. À force de voir étalées dans les médias tant d'horreurs à son sujet ? La narratrice s'interroge sur le type d'éducation qu'elle a reçue, faite de gentillesse et qui ne l'a pas armée contre ce genre de « *gros lourd en embuscade sur les réseaux* ». C'est dès le début qu'elle aurait dû casser net, se reproche-t-elle. « *Je n'avais pas envie de me la péter. Donc, j'ai répondu quelque chose d'anodin.* » Le pied était dans la porte. Une « erreur » qui va lui gêner l'existence pendant quatre ans, cherchant à se défendre. Voilà bien le signe de la manipulation suprême : retourner la culpabilité sur la victime. Le harceleur a gagné presque toutes les manches. Mais la victoire, c'est de dénoncer.

Deuxième roman de la journaliste Myriam Leroy après *Ariane*, *Les yeux rouges* n'est pas un copié-collé de sa réalité autobiographique. Même si, il y a quelques années, elle a dû subir de violentes attaques et insultes sur les réseaux sociaux suite à une chronique consacrée à Dieudonné sur Canal+. ■

Myriam LEROY, *Les Yeux rouges*, Paris, Le Seuil, 2019. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

..... €
 €

Total de la commande + frais de port : €

Nom :

Prénom :

Rue :

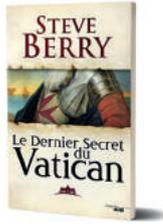
N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Livres



LES COULISSES D'UN CONCILE

Cotton Malone, le héros de ce thriller historique et ésotérique, est chargé de récupérer de mystérieux documents qui datent du Concile de Nicée qui s'est tenu en 325. Mais un cardinal les convoite également, car il espère bien en tirer parti pour se faire élire lors du prochain conclave. Ces manuscrits, protégés par les Chevaliers de l'ordre de Malte, pourraient bien remettre en cause les fondements de l'Église chrétienne. Derrière la fiction, l'auteur parcourt l'histoire depuis Constantin jusqu'à Mussolini, en passant par Bonaparte, et raconte les coulisses de ce concile qui a fixé pas mal de dogmes. (J.Ba.)

Steve BERRY, *Le dernier secret du Vatican*, Paris, Le cherche-midi, 2019. Prix : 24,95€. Via *L'appel* : -5% = 23,71€.



POUR UN NOUVEL HUMANISME

Lors d'un colloque interdisciplinaire sur l'humanisme au Bénin, les interventions ont contribué au renouvellement des paradigmes sociaux pour la « Communauté humaine », sur base de différents apports philosophiques (Heidegger, Levinas, Merleau-Ponty, le pape François...). Des questions comme l'homme intégral, les défis d'un humanisme chrétien, la possibilité d'un humanisme démocratique, un trans/posthumanisme ou une connaissance conséquente sur l'humain en vue d'un humanisme réel ont été abordés. Ce colloque a lancé un réseau de jeunes chercheurs dont la devise est Penser-Organiser-Agir. (J.Bd)

Roland TECHOU dir, *Quel humanisme pour le XXIe siècle ?* Louvain-la-Neuve, Academia/L'Harmattan, 2018. Prix : 15€. Via *L'appel* : -5% = 14,25€.



AIDER LES INSECTES

Si de plus en plus de personnes sont soucieuses de l'environnement en général et de la biodiversité en particulier, que peuvent-elles faire concrètement ? Ce livre propose de participer à ce combat en apprenant à accueillir les insectes dans son jardin, par exemple grâce à un hôtel à insectes. Divers moyens simples à mettre en œuvre, comme laisser une haie sauvage ou ne pas tondre trop fréquemment sa pelouse, permettent d'aider à promouvoir à la défense de ses petites bestioles dont l'utilité, souvent méconnue, est pourtant fondamentale pour la survie de l'agriculture. (B.H.)

Danièle BOONE, *Accueillir les insectes dans mon jardin*, Genève, Jouvence nature, 2019. Prix : 9,65€. Via *L'appel* : -5% = 9,18€.



ILLUSIONS D'ÂGE D'OR

Tout était-il mieux « avant » ? Le monde est-il réellement sur les dernières marches de l'escalier de l'apocalypse ? Pour éclaircir la question, un historien américain des idées s'interroge sur « les réactionnaires », ceux qui ont toujours jugé le présent à l'aune d'une image idéalisée du passé. L'ouvrage passe en revue quelques penseurs de ce mouvement (Rosenzweig, Voegelin, Strauss), ainsi que des courants qui ébranlent les sociétés. Étant à Paris en 2015, l'auteur s'arrête aussi sur Zemmour et Houellebecq. Est-ce en rêvant, comme Don Quichotte ou les islamistes, du retour d'un hypothétique âge d'or, que l'on avance ? (F.A.)

Mark LILLA, *L'esprit de réaction*, Paris, Desclée de Brouwer, 2019. Prix : 18,35€. Via *L'appel* : -5% = 17,43€.



CE BON HORACE

« Pendant que nous parlons, le temps jaloux se sera enfui : cueille le jour, et fais le moins possible confiance au lendemain. » Ainsi le poète Horace donnait-il sa définition du bonheur. On connaît la formule *carpe diem*. Mais qui sait qu'elle provient de ses *Odes*, écrites entre -23 et +15 de l'ère chrétienne ? Le poète y célèbre la vie simple, où on apprécie pleinement l'instant sans viser le pouvoir ou la richesse. Cette petite édition bilingue replonge dans cette philosophie bien proche des rêves des temps présents. À lire sans se laisser décourager par les références et allusions qui parlaient alors, et sont moins accessibles aujourd'hui. (F.A.)

HORACE, *Carpe diem*, Paris, Payot-Rivages, 2019. Prix : 8,50€. Via *L'appel* : -5% = 8,08€.



BD DE MÉMOIRE

Père Jacques a sauvé de nombreux adultes et enfants juifs durant la dernière guerre. L'un d'eux était Louis Malle qui, dans son film *Au revoir les enfants*, raconte l'arrestation de ce Juste parmi les nations mort d'épuisement un mois après la libération du camp de Mauthausen où il avait pris soin des autres prisonniers au sein de l'infirmerie. Cette histoire est reprise sous forme de roman graphique, une manière moderne de transmettre ce témoignage de courage d'un homme fidèle à son idéal de vie et à sa foi. Un dossier très clair replace tous ces événements dans un cadre historique. (C.M.)

Jean TROLLEY et Camille W. de PREVAUX, *Au revoir les enfants La véritable histoire du Père Jacques*, Monaco, Le Rocher 2019. Prix : 18,35€. Via *L'appel* : -5% = 17,44€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. Façonner l'espace informationnel. Avec Thierry Breton, ancien ministre français de l'Économie, des Finances et de l'Industrie, le 12/11 à 20h30, à la salle Henry Le Boëuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, rue Ravenstein.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconferences

BRUXELLES. Le populisme va-t-il gangréner nos démocraties ?

Avec Bruno Colman, membre de l'Académie royale de Belgique, économiste, le 07/11 à 14h, à l'auditoire Lacroix dans les Auditoriums centraux, avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles.

☎010.47.80.85

✉sc@universitedesaines.be

CHARLEROI. Big Bang : quand science, philosophie et théologie s'en mêlent et s'entremêlent. Avec Dominique Lambert, administrateur de Forecast sa, le 07/11 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1.

☎02.550.22.12

✉info@academieroyale.be

CHARLEROI. Annoncer l'Évangile : une urgence ! Avec l'abbé Paul Scolas, le 23/11 de 14h à 16h,

dans la salle Saint-Louis, rue Charnoy 5. ☎071.38.19.61

HERVE. Accompagner jusqu'au bout ceux qui ont choisi de mourir dans la dignité. Avec Gabriel Ringlet, le lundi 02/12 à 20h à l'Es-

pace Georges Dechamps, place de l'Hôtel de Ville 18. ☎0477.34.54.31

LIÈGE. L'Arabe du futur, Les Cahiers d'Esther : un regard sur la jeunesse. Avec Riad Sattouf, auteur de bandes dessinées et réalisateur, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 14/11 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎04.221.93.74

✉nadia.delhaye@gclg.be



LOUVAIN-LA-NEUVE. L'Europe face à ses défis : avis de tempête ou nouvel élan ? Avec Vincent Dujardin, historien, professeur ordinaire à l'UCLouvain, le 12/11 à 14h à l'auditoire Socrate 10, place du Cardinal Mercier 12. ☎010.47.80.85

✉sc@universitedesaines.be

MALONNE. Quid des solidarités ? Cycle de conférences du R'Atelier. Avec Philippe Defeyt, économiste, les 07/11 et 14/11, et avec Jojo Burnotte, animateur CEPAG, le 21/11 à 20h à la Haute École Henallux à Malonne, rue du Fond 121, auditoire CR2.

☎081.45.02.99 (en journée)

☎081.44.41.61 (en soirée)

Formations

BASTOGNE. Morale sociale et éducation citoyenne. Avec Jacques Meeus, maître en sciences des religions, les 6, 13, 20 et 27/11 de 14h à 17h à Henallux, rue du Sablon 47. ☎0475.67.14.39

✉mi.vincent@skynet.be

COUR-SUR-HEURE. Paroles d'un peintre : Maxim kantor. Avec

Ignace Berten, le 09/11 à 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72. ☎0475.24.34.59

NAMUR. Le rituel du sacrement du mariage. Avec Albert Vinel, théologien, les mercredis du 06/11 au 11/12 de 16h à 17h45 rue du Séminaire 11B. ☎0478.44.76.64

✉cgosselin@seminairedenamur.be

THY-LE-CHÂTEAU. Formation à destination des couples futurs responsables de l'accompagnement des jeunes couples en préparation au mariage. Avec Bernard Mathieu, psychologue, Anouck Renson, conseillère conjugale, Véronique de Thuy-Croizé, psychologue et conseillère conjugale, Bernard Delzenne, diacre, le 16/11 (à 9h) et 17/11 novembre (→17h30), rue

du Fourneau 10. ☎0475.73.20.16
✉bernard.delzenne@me.com

WÉPION. Soins de santé : de la dérive au droit pour tous·tes. Week-end organisé par le CEFOC, le 14/12 de 9h30 à 18h30 et le 15/12 de 9h à 16h à La Marlagne, chemin des Marronniers 26.

☎081.23.15.22

✉info@cefoc.be

Retraites

FLEURUS. Le manuel du disciple : comment mettre en pratique L'Évangile dans la vie quotidienne ? Avec l'abbé Dany-Pierre Hillewaert, le 07/12 de 9h30 à 17h à l'abbaye de Soleilmont, avenue Gilbert 150.

☎071.38.02.09

✉sol.accueil@proximus.be

NIVEZÉ (SPA). La foi : un souffle de vie, une source de joie ! Avec Jean-Marc de Terwagne, du 25/11 au 01/12 au Foyer de Charité, avenue Pelzer de Clermont 7.

☎087.79.30.90

✉foyerspa@gmx.net

RHODE-SAINT-GENÈSE. Comment vivre l'unité entre notre vie de famille, de travail, en Église. Passer de la vie à la course à la course à la vie ? Avec les Pèlerins d'Emmaüs, du 08/11 au 11/11 au Centre Spirituel Notre-Dame de la Justice, avenue Pré au Bois 9.

☎019.33.04.34

✉pelerinsdemmaus@gmail.com

WÉPION. Conflit de groupe, sorttir de l'impuissance. Avec Ariane Thiran-Guibert et Françoise van Rijckevoersel du 22/11 à 18h15 au 24/11 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.

☎081.46.81.11

✉secretariat@lapairelle.be

✉info@sortirdelaviolence.org

Et encore...

BRUXELLES. Concert-méditation : Esprit-Saint jardinier intérieurement. Avec 140 choristes (Chorale du Peuple de Dieu) qui interpréteront un florilège de chants de la liturgie, le 29/11 à 20h à l'église Saint-Jean-Berchmans du Collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24, 1040 Etterbeek. ☎010.22.55.43

✉www.esprit-saint.be



HAVRÉ. Concert de chants corses traditionnels. Avec le chanteur Terranu, le 06/11 à l'église Saint-Nicolas à Havré.

✉www.terranu.net

LIÈGE. La collégiale Saint-Barthélemy. Escapade/découverte proposée par Bernadette Monville, guide-conférencier, le 09/11 à 14h30 devant la collégiale, place Saint-Barthélemy. ☎04.221.92.21

✉info@visitezliege.be

REMOUCHAMPS (AYWAILLE). Combat de Pauvres : pièce de théâtre invoquant le thème de la

pauvreté en milieu rural. Avec la Cie Art&tça, organisé conjointement par La Teignouse, Vivre ensemble et Terre de mains, le 08/11 au Centre récréatif, rue Marsale, 4920 Aywaille.

☎04.382.29.67 ☎0496.20.48.19

✉martin.attout@lateignouse.be

SCRY. En Église et dans notre vie personnelle, avancer un pas à la fois avec Jésus enfant. Après-midi de ressourcement avec l'abbé Henri Bastin, le 30/11 de 14h30 à 18h au Prieuré Saint Martin, place de l'église 2.

☎0479.66.54.05

VERVIERS. À propos de Silence, l'œuvre de Didier Comès. Projection musicale avec Gérard Malherbe (guitare) et Nicolas Hanlet (clavier), le 14/11 à 20h à l'Espace Duesberg, bd de Gérardchamps 7c.

☎087.64.64.23

✉centreculturel@theux.be

WAVREUMONT (STAVELLOT). Dé-mêler le fil de ma vie. Des repères pour discerner. Journée pour personnes séparées/divorcées, le 11/11 de 9h à 17h30 au monastère Saint-Remacle de Wavreumont, Wavreumont 9.

☎087.31.26.61 ☎0472.62.01.84

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

vient de paraître!

Solidarités à deux vitesses

La solidarité, un concept multiple : « un mouvement de coeur chez les humains », « un vivre ensemble dans lequel chacun peut disposer de moyens suffisants pour exister pleinement », « les impôts, les cotisations sociales et les taxations », « l'indispensable dépendance réciproque au sein d'un groupe », « aider, soutenir, se soucier du bien-être d'autrui », « les gestes posés par rapport à l'accueil des migrants », « une garantie de notre sécurité à tous », « un des fondements de notre société », « un soutien moral, une aide concrète dans la vie quotidienne », « porter à deux les charges domestiques parentales », « une politique familiale soutenante », « un partage de sensibilités, de réflexions, d'attention à l'autre qui réactivent le sentiment de force et de beauté par rapport à la vie », etc.

Avec la diversité de ces brèves définitions, on comprend mieux les raisons qui poussent à parler de solidarités au pluriel. Mais pourquoi faire intervenir la notion de vitesses ? Souvent intenses et spontanés envers les personnes qui nous sont chères, les élans solidaires s'estompent quand sont concernés des inconnus dans le besoin. Toutefois, il se peut aussi qu'à l'inverse, des citoyens s'investissent corps et âmes envers les « délaissés de la société » quitte à en négliger leur famille. Peut-être des personnes s'épuisent-elles en s'efforçant d'assurer une solidarité intense sur tous les fronts... Peut-être y en a-t-il aussi qui font fi de toutes les demandes d'aide qui leur parviennent.

Un juste équilibre est à trouver dans nos pratiques solidaires afin de garantir une société où il fait bon vivre ensemble. Cependant, cette solidarité individuelle se doit bien évidemment d'être accompagnée d'une solidarité sociale. Et l'idéal serait que l'État promeuve davantage les politiques qui placent, non pas les aspirations capitalistes au centre de leurs préoccupations, mais l'humain.

Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons. Payment après réception (12 € + port)

Les éditions Feuilles Familiales

(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande

Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 - info@couplesfamilles.be - www.couplesfamilles.be